



LE JOURNAL

INDÉPENDANT POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

23 novembre 1940

Aussi longtemps
que les choses iront
systématiquement
mal, je continuerai
systématiquement
à dire qu'elles ne
vont pas bien —

Henri ROCHEFORT

Directeur-Fondateur : Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 180 est, rue Sainte-Catherine (suite 44), Montréal
Case postale 20, Station "N" — Tél. *Plateau 8471

Rédacteur en chef : Emile-Charles Hamel

UNE FOIS DE PLUS COUVERTS DE RIDICULE!

Comment une petite bourgeoisie mesquine et susceptible accueille Jules Romains, l'un des plus grands noms de la littérature française.

PERFIDIE DE RADIO-CANADA

Depuis les jours déjà lointains où des étudiants québécois, fanatisés par des sectaires ignorants, lançaient des oeufs pourris à Sarah Bernhardt, la plus merveilleuse artiste dramatique du monde, je croyais qu'on ne verrait plus jamais, chez nous, le retour à ces farces ridicules et déshonorantes.

L'accueil fait à Montréal, la semaine dernière, à Jules Romains, l'un des maîtres de la pensée et des lettres françaises, nous rappelle, hélas! que nous n'avons rien perdu de notre susceptibilité, de notre mesquinerie, de notre cette vanité de peuple parfait et providentiel, et que nous n'avons pas encore acquis ce sens précieux qui s'appelle le sens des valeurs. Nous nous sommes conduits comme de petits provinciaux chatoilleux et niais auxquels l'esprit de chapelle et l'habitude de l'admiration mutuelle interdisent tout contact intelligent avec le monde extérieur.

Je ne parle pas ici du peuple, du vrai peuple, de celui qui n'a pas été éduqué par dix ou douze années d'école antifrancophone, antiaméricain, antin'importe quoi. Celui-là peut toujours comprendre le langage du bon sens; il n'a pas perdu, dans l'affreuse machine à broyer les cerveaux, la faculté de raisonner et de penser. Je ne parle pas non plus de quelques milliers d'esprits d'élite, nous profondément scandalisés et humiliés par les injures grossières déversées contre un homme qui a non seulement le prestige du génie, mais qui est, sans aucun doute, l'un des hommes les plus sincères et les plus francs du Canada français.

Je n'ai pas à insister ici sur l'oeuvre immense de Jules Romains. Tout le monde connaît au moins en partie. Elle fait l'admiration de tout ce qui compte vraiment dans le monde des lettres. Romains a une renommée internationale. Il a visité toutes les grandes capitales de l'univers, où il a été accueilli avec cet enthousiasme, cette vénération, ce respect, que provoque invariablement, chez les êtres intelligents et sensibles, l'apparition de la grandeur.

Il fallait que ce fût chez nous qu'on lui donnât le coup de pied de l'âne. Je tiens à donner ici des précisions, afin que l'on sache jusqu'à quel point nous avons raison de rougir de l'attitude de quelques petits bourgeois fatés et suffisants. Je le regrette, mais il est nécessaire, pour l'honneur de la "race", qu'un Canadien de langue française dénonce des individus qui contribuent à nous faire passer pour des sauvages.

Un rédacteur du *Devoir*, le gîteux et pueril Héroux, avait écrit, en se servant d'une citation tronquée, intervenue de travers et tout étrangement à la pensée et à l'intention de Romains, un article ignominieux, dans lequel il s'efforçait de montrer le grand écrivain comme un détracteur des Canadiens de langue française. Un anonyme — quelle bravoure! — s'efforça de marquer l'article au crayon rouge et de le faire parvenir par messenger au premier "cocktail party" qu'offraient à Romains des Canadiens français. Ceci ne se fit pas entre gens bien élevés. A cet acte d'un lâche, il préféra préférer la polissonnerie d'un ivrogne, qui, assis près de la table où Romains causait avec quelques journalistes, le premier soir de son arrivée à Montréal, lui décocha cette apostrophe: "La France, elle est dans le jus!"

La Société des Auteurs de langue française, dirigée par M. Victor Barbeau, enflé de mots vides, aurait pu trouver une excuse à son existence en recevant l'illustre visiteur. Mais ni l'orthodoxie, ni le corporatisme, ni le chauvinisme de M. Barbeau ne pouvaient l'accommoder des idées démocratiques et libérales de l'homme de bonne volonté; on fit donc savoir à Jules Romains qu'il ne lui serait pas permis de parler de politique aux "self appointed" auteurs de la tribu victorienne. Romains, n'étant pas de ceux qui un morveux peut imposer un sujet, déclina l'invitation. Et l'unique association d'auteurs canadiens-français n'eut pas l'honneur de recevoir le plus grand des auteurs français contemporains.

Radio-Canada à son tour crut prudent d'interdire à l'écrivain tout discours politique sur le réseau. On lui fit savoir qu'il serait le bienvenu à l'EBF s'il voulait se confiner à un sujet littéraire. L'offre ne fut pas acceptée, naturellement. Romains n'avait parlé plus d'une fois à la radio

américaine. On avait transmis ces émissions au Canada. Ce furent peut-être les plus belles et les plus utiles, au point de vue de nos buts de guerre, que l'on eût entendues au Canada. Comment se fait-il que Romains, une fois chez nous, fût, pour ces scrupuleux de Radio-Canada, un pelé et un galeux?

Radio-Canada en a fait d'autres. M. Louis Francoeur, commentateur habituel des événements militaires et autres, payé par chacun de nous pour faire proprement son travail, n'a pu laisser passer la semaine sans déclater à son tour contre l'auteur des *Hommes de Bonne Volonté*. Dans sa causerie de jeudi, 14 novembre, 10 h. 30 du soir, il disait entre autres à l'adresse de Romains ces propos insultants et injurieux: "... nous avons été et nous sommes toujours de mauvais auditeurs quand on vient nous prêcher l'un ou l'autre aspect d'une situation partiellement jugée par un polémiste professionnel et payé à tant le mot." Payé à tant le mot? Et vous, M. Francoeur? Est-ce que vous n'êtes pas payé à tant le mot pour nous débiter à la radio ces choses regrettables? Oui, payé, et payé par nous! Nous ne reconnaissons ni à vous-même ni à vos patrons de Radio-Canada le droit de commettre pareille inconvenance. Et quand vous parlez de "situation partiellement jugée", vous rendez-vous compte de ce que vous dites? Connaissez-vous Jules Romains? Ne savez-vous pas qu'il n'existe nulle part ni en France ni au Canada un homme plus sincère, plus objectif et plus épris de vérité? Pourquoi l'insulter sans l'entendre? Je parie que vous ne connaissez rien de lui que par ouï-dire.

Vous disiez encore, ce soir-là, vous, Louis Francoeur, vous que des naïfs croient politicien et spirituel: "Il est des Français que nous aurions aimés, honorés, mais dont la présence parmi nous ne peut donner rien d'utile. Si, en certains milieux, on s'en rendait compte, on s'expliquerait sans doute pourquoi certaines invitations ne partent pas et pourquoi, en cette terre française du Québec, on est reçu par tout le monde, sauf par ceux qui sont tellement fiers de leur sang français qu'ils ne peuvent souffrir qu'un rabaisse la mère-patrie au niveau subalterne d'un football ou d'une enchère personnelle."

Voilà ce que vous avez dit, et si j'étais à votre place, Francoeur, j'en rougirais. Vous avez préféré écouter des ragots, et peut-être avez-vous subi l'influence de certain personnage qui donne à la propagande qu'on lui confie la couleur de ses ridicules phobies, de ses faiblesses intellectuelles et de son parti pris.

Romains, rabaisser la mère-patrie au niveau subalterne d'un football ou d'une enchère personnelle? Allons donc! Cette injure, que le mauvais français ne voile même pas, nous révèle, il semble, la présence, à Radio-Canada, de certains individus qui feraient assez bien le jeu de la Cinquième Colonne. Nous savons — et nous le prouverons en temps et lieu — qu'il existe, à certains postes de commande, dans l'information et à la radio, des hommes qui non seulement ont toujours été et sont encore des ennemis de l'idéal démocratique pour lequel des milliers de nos combattants versent leur sang, mais qui, tout en vantant, hypocritement, par devoir d'office, les faits et gestes de nos alliés, ne seraient nullement fâchés d'une défaite anglaise et d'une victoire nazi-fasciste. Nous connaissons les cercles que fréquentent ces gens, et dans ces cercles-là, il est de bon ton de dénigrer l'Angleterre et de juger avec un calme philoérophique, sympathique même, l'Allemagne et l'Italie. Et dire que ce sont ces gens-là qui sont payés pour former l'opinion, diriger les haines, susciter les enthousiasmes, bref, nous sauver! Nous voilà entre bonnes mains. C'est pour en avoir agi ainsi, c'est pour avoir entretenu dans leur sein des saboteurs et des traîtres que certains pays de l'Europe, y compris la France, sont aujourd'hui dans l'humiliation et l'esclavage.

Je regrette infiniment d'avoir à dévoiler ces hontes. Je le fais par devoir, et j'espère que le gouvernement d'Ottawa, devant qui je pose ces faits, saura ouvrir les yeux et agir. J'en appellerai surtout à un homme loyal, honnête, épris de justice, à celui qui incarne, à Ottawa, l'esprit, la noblesse et la grandeur d'âme de notre peuple, M. Ernest Lapointe.

Le Talon d'Achille



Ce pauvre Adolf est bien mal botté!

C'est lui qui saura le mieux nous comprendre.

Dans son commentaire du 18 novembre, M. Louis Francoeur nous a trouvé qu'un mot dur à l'adresse de Mussolini, qui venait d'écrêter un discours contre l'Angleterre, et ce mot-là, jeté mélancoliquement, était: "Que c'est triste!" Or, Mussolini, c'est connu, est depuis toujours un bandit doublé d'un cabotin. Il est en outre notre ennemi depuis près de vingt ans. C'est lui qui a codifié l'abominable mystique du fascisme, d'où est née directement celle du nazisme, qui n'en diffère guère. C'est encore lui qui porte la plus grande responsabilité de la guerre présente, dont il a posé les causes lointaines. Il s'est allié de coeur joie avec des gangsters de son espèce, nommément Hitler et Staline, parce que ces trois larrous s'entendaient parfaitement pour dévaliser l'Europe, au mépris de toutes les lois divines et humaines. Mais cela ne trouble pas l'honnête Francoeur. De toute son émission résultait cette conclusion: Mussolini est une sorte de saint qui a mal tourné.

N'allez pas croire que j'exagère. Je prouve! Au temps où M. Francoeur combattait allégrement le gouvernement King, soit le 21 janvier 1937, il écrivait dans la *Patrie*: "Le fascisme laisse aux valeurs spirituelles toutes leurs forces (Ouais!) C'est une conception de l'Etat aussi légitime que n'importe quelle autre conception légitime de l'Etat."

Le 17 août 1935, le même journaliste, épris d'amour pour l'Italie, blâmait violemment M. Mackenzie King de ne pas approuver le viol tragique de l'Éthiopie. Je cite: "La semaine dernière, il (M. King) se fendait de jugements bouffons sur le bolchévisme et le fascisme, sur Mussolini et la dictature, qui auraient pu inspirer à Will Rogers des "gags" désopilants. Hier, c'est de la guerre qu'il a parlé. Il a défendu l'Éthiopie et attaqué sournoisement l'Italie. Rien que cela. De quel droit passe-t-il jugement sur un événement futur conditionnel? En vertu de quelle autorité condamne-t-il une nation amie, dont des milliers de fils vivent ici et sont devenus d'excellents Canadiens (Entre autres M. Dulianni, espion de profession, qui, après avoir exercé son métier à Paris, est venu le continuer chez nous. Dulianni et Francoeur étaient des intimes!)" Mais écoutez surtout ceci:

"Que l'Éthiopie soit à plaindre, d'accord, écrit M. Francoeur. Mais M. King oublie-t-il l'histoire du dernier siècle? Comment la France et l'Angleterre ont-elles constitué leurs empires? Pas autrement qu'en faisant ce que Mussolini se prépare à faire. Chefs musulmans, empereurs asiatiques et rois nègres ont dû céder devant la force... on ne doit pas, si l'on n'est pas tout à fait perdu dans les nuées, oublier que l'Italie étouffe chez elle, que l'Éthiopie est un pays riche, inexploité... Mais ce peuple défend sa liberté... Hélas, tant d'autres ont défendu la leur!"

Tirons l'échelle! Après cela, il ne reste plus qu'à dire à Hitler qu'il a

bien fait d'égorger la Tchéco-Slovaquie, la Pologne, la Hollande, la Norvège, la Belgique et la France. Eh oui, Francoeur, c'est la France surtout qui a souffert et qui souffre encore de l'affaire éthiopienne. Nous tous, dans ce temps-là, nous l'avons prévu. Nous étions éperdument antitaliens, et nous ne fréquentions pas les émissaires et espions de Mussolini.

Notre journaliste avait décidément le goût du macaroni fasciste, puisque, le 20 août 1935, il revenait à la charge: "Si la Grande-Bretagne vient en conflit avec l'Italie, Genève, à ce que nous apprennent les dépêches, obligera les dominions britanniques à marcher... Ils seront en guerre non comme dominions britanniques, mais comme membres de la Société des Nations... Et si la poussée de l'opinion publique pousse tel ou tel dominion, le nôtre, par exemple, à s'abstenir complètement de toute entrée dans la danse, c'est la sortie de ce dominion des cadres généraux. Quelle bénédiction!" Cette opinion pourrait se discuter. Mais voici la fin: "La Grande-Bretagne a le droit de protéger les sources du Nil; c'est évidemment la raison de son hostilité à l'Italie. Quant à la France, très faible à l'intérieur, elle ne veut mécontenter ni l'Angleterre ni M. Mussolini, parce que sa politique antiallemande a le plus grand besoin de l'appui des deux puissances, et elle joue serré. Mais nous?... n'en déplaise à M. King, une défaite nègre nous apparaît moins importante — beaucoup moins — qu'une humiliation latine."

Quand on analyse ces lignes à la lumière des événements actuels, quand on songe que la nation latine humiliée, c'est la France et non l'Italie, quand on examine les conséquences désastreuses du double jeu de Laval dans ce temps-là, on ne peut guère admirer la perspicacité du commentateur officiel de Radio-Canada. Surtout, on peut mettre en doute sa loyauté et sa sincérité. Et, quant à l'honneur de cette nation latine qu'on appelle l'Italie fasciste, nous, sujets britanniques, nous devrions nous en soucier comme de notre première chemise. L'Italie, pour nous, c'est la nation qui donne le coup de poignard dans le dos d'un mourant, la France, et qui fuit devant un petit peuple, la Grèce.

J'ai sous les yeux un nombre considérable d'autres déclarations de notre journaliste. Quand on possède un pareil record, on ne doit pas se permettre de cracher sur Jules Romains, même si le crachat n'atteint que la chausserie.

Pour Jules Romains, je me battrais, parce qu'il est un honnête homme et un grand homme. La conduite qu'on a tenue envers lui nous a fait mal au coeur.

Je ne parlerai pas des petites cabales contre l'illustre visiteur, de certaine invitation contremandée, ni de ce monsieur que la guerre ennuyait beaucoup parce qu'elle l'empêchait de communiquer avec son éditeur: ni de cette personne qui jouait que nous Espagnols avions raison de vouloir

M. Damien Bouchard parle bon sens

Nous avons écouté avec intérêt, mercredi midi, la causerie que donnait, au Kiwanis, M. Damien Bouchard, sur les allocations de chômage. Nous regrettons de n'avoir ni le temps ni l'espace voulus, au moment de notre mise en page, pour analyser comme il convient ce document qui respire le bon sens, la vérité, l'esprit pratique. Nous souhaitons que les faits qui ont été portés à l'attention du public, en cette circonstance, soient connus de toute le monde.

Deux qualités maîtresses distinguant notre ministre de la Voirie: énergie et bon sens. Depuis des années qu'il se mêle à la vie publique, et comme maire de Saint-Hyacinthe, et comme député, et comme ministre, on a toujours admiré en lui la franchise, la fermeté et le sens des réalités. Nommé directeur du Bureau de Reconstruction économique de la province de Québec, il s'est tout de suite attaqué au problème le plus ardu et le plus troublant de notre époque: le chômage. Il s'était rendu compte du mal que faisait à notre peuple le régime des allocations de chômage, qui non seulement appauvrit notre trésor public et draine toutes les ressources financières, mais qui surtout conduit à la pire des décompositions sociales.

M. Bouchard trouve contraire à toute dignité humaine que des milliers d'individus forts et sains reçoivent, sans travailler en retour, la nourriture, l'habit, le domicile. Au bout de quelques années de chômage, parfois volontaire, une foule d'hommes ne trouvent plus en eux aucun ressort, aucune initiative, aucun désir même de faire leur vie. Le cas s'est vu souvent. On a pu faire, en une foule de milieux, des enquêtes sérieuses, qui ont révélé jusqu'à quel point les "secours directs" ont détruit chez un grand nombre, les énergies nécessaires à l'existence.

reprendre Gibraltar (en un temps pareil!); ni de ces pauvres aveugles, qui révélaient les prétendues cruautés de l'Angleterre, en fouillant dans les siècles passés, sans songer à la Pologne, à la Hollande, à la Norvège, à la Belgique et à la France... Non, je n'en parlerai pas, mais je dirai que si le grand exilé avait été affligé d'autant de susceptibilité que nos petits bourgeois, il aurait eu raison plus que nous de se révolter de tant d'ignorance, de parti-pris et d'aveuglement.

Quand un réfugié de marque a laissé dans son pays natal sa famille, ses amis, ses biens, ses souvenirs, les mille et une choses qui tiennent au coeur par toutes les fibres, et quand ce réfugié est encore sous le coup de ces grandes douleurs, on devrait avoir assez d'humanité, assez de décence, pour ne pas heurter, chez lui, un espoir suprême. En l'occurrence, cet espoir est l'Angleterre. Libre à nos méprisables antibritanniques de soufrier secrètement une défaite anglaise. S'ils sont traités à la cause de leur pays, qu'ils gardent pour eux leur opprobre et qu'ils laissent aux honnêtes gens leur profonde et salutaire espérance.

Par bonheur, Romains s'en ira sans amertume. Les témoignages d'amitié et de sympathie qu'il a reçus, de tous les milieux, le consolent amplement des insanités que des inconscients ont publiées contre lui. Dimanche dernier, les journalistes de Québec l'ont reçu avec enthousiasme. Pendant une heure, qui parut très courte, il leur a parlé avec tant de franchise, de sincérité et de vérité, qu'il les a conquis. Les insulteurs montréalais qui ont refusé de l'entendre ont perdu beaucoup. De sa voix chaude, vibrante, colorée, en des paroles simples et jetées, il a exprimé le sentiment du Français honnête et cultivé à l'égard du phénomène canadien-français. De son émouvant discours, je note ce passage, que je répète de mémoire, sans vouloir être textuel:

"Je ne veux pas, comme on l'a dit, vous faire la leçon. Vous avez devant vous un Français qui parle à des Français. Au point de vue de la France, vous représentez un fait unique dans l'histoire: vous êtes le seul bourgeois français qui ait pris racine en terre étrangère et qui y ait grandi pendant des siècles. Vous voulez représenter, en Amérique, le fait français. Vous parlez notre langue et vous portez notre nom. Vous vous réclamez donc de la même famille que nous. Dès lors, tout ce qui vous touche doit

En outre, la faiblesse humaine aidant, plusieurs secours se sont prélevés de ces secours pour augmenter leurs revenus de façon illégale et commettre ainsi des injustices flagrantes envers ceux qui gagnaient leur pain à la sueur de leur front.

M. Bouchard ne nie pas les imperfections de notre système économique, mais l'expérience lui a démontré que ce n'est sûrement pas au moyen des allocations qu'on peut résoudre la question. Alors il a décidé de mettre en pratique une organisation de travail qui permet de faire appel aux chômeurs et de leur procurer des emplois. C'est le gouvernement qui, par un service spécial, se charge de donner à chacun une occasion de gagner sa vie par un labeur honorable. Le nouveau plan est en pratique depuis quelques mois. Il a donné, dans Montréal, des résultats consolants. La plupart des chômeurs appelés au travail étaient heureux d'employer leurs bras à une tâche digne d'eux-mêmes. D'autres, peu nombreux, se sont récusés; d'autres, assez nombreux, ont déclaré qu'ils venaient justement de trouver un emploi ailleurs... et cette dernière coïncidence laisse soupçonner bien des choses.

Ce plan n'a pas été bien accueilli de tous. M. Bouchard a reçu une foule de lettres de menace. Certains de ses amis étaient même avertis de ne plus accompagner le ministre, afin de ne pas recevoir la balle qu'on lui destinait. Ces menaces enfantines n'ont nullement effrayé celui qui a l'habitude de braver les matamores et qui a su, à l'occasion, prendre de beaux risques.

Nous reviendrons, la semaine prochaine, sur ce sujet. Le texte de M. Bouchard nous permettra de donner des précisions intéressantes.

Paul RIVERIN

nous toucher, et tout ce que vous faites nous intéresse. Vous vous réclamez de la France? Fort bien! Dès lors, ne soyez pas étonnés que la France se montre difficile à votre sujet. Elle a droit d'exiger beaucoup de vous, puisque vous êtes sortis d'elle et que vous portez son nom. Je ne suis pas la France, mais je suis un Français, et, comme tel, j'ai bien le droit de vous parler comme des Français. J'ai le droit de dire que nous attendons beaucoup de vous, que nous exigeons beaucoup de vous. D'autres sont venus qui vous disaient, dès leur arrivée, que vous aviez toutes les qualités, toutes les vertus, qui manquaient à la France. Était-ce bien là vous rendre service? Ne vaut-il pas mieux vous dire ce qui, à notre avis, contribuerait à fortifier et rendre plus vivante la nationalité française de l'Amérique?"

Et il ajoutait: "Je vous en prie, ne soyez pas susceptibles. Les grands peuples ne sont pas susceptibles." Et Romains nous disait, avec émotion, tout l'enthousiasme qui accueillait toujours la culture française en Roumanie, en Grèce, en Amérique du Sud, même aux États-Unis. Partout, on a vu à l'art, à la pensée, à la science de la France, un culte. Et vous, disait-il, pourquoi ne pas aimer également la France de tous les temps?"

Et enfin cette dernière pensée que je livre à la réflexion de Radio-Canada et de la Société des Auteurs de langue française: "Nous, de France, venons de subir de cruelles épreuves; l'âme française est déchirée dans toutes ses parties, et lorsque l'on voit un journal montréalais publier un entrefilet tel: "M. Meaterlink vient de publier à New-York un livre sur le bonheur. Parlez-moi de ça! Voilà au moins un homme qui nous repose des histoires racontées par Jules Romains et d'autres sur les malheurs de la France", eh bien, c'est absurde! Si j'étais venu vous parler du climat, je vous aurais dit que l'automne est une saison un peu plus froide que l'été. Le propos de ce journal me rappelle une situation comme celle-ci: un ami vous rencontre à la sortie du cimetière où vous venez d'enterrer un être cher et il vous dit: "Parlez-moi du bonheur, de la joie, des choses gaies!" Qu'en penseriez-vous? Je vous avoue que ma déception a été grande pour un exilé volontaire qui a tout quitté pour rester libre de défendre des principes qui lui sont chers."

Jean-Charles HARVEY

La première moitié du XVIIIe siècle: BACH et HANDEL

La période qui s'étend entre la fin du XVIIe siècle et la première moitié du XVIIIe, représente deux sommets de la musique allemande: Bach et Haendel. Le premier, de ces deux génies a fait de la musique une profession de foi ardente et victorieuse; le second, plus objectif, plus visuel, s'est complu à décrire des états d'âme ou simplement les beautés inspiratrices de la nature. D'autre part, leur vie offre plusieurs affinités, non de caractère, mais de circonstances: ils naquirent, dans la même année (1685), dans le même petit État de Basse, centre du développement de la musique allemande; comme improvisateurs, ils étaient également leurs contemporains; tous deux furent à la fin de leur vie atteints d'une même infirmité: la cécité. Haendel et Bach ne se sont jamais rencontrés quoiqu'ils aient été contemporains, compatriotes et professant le même art. Plus encore, ces deux artistes n'ont échangé aucune correspondance. Cela s'explique facilement. Bach, d'une grande modestie, préférait plutôt vivre retiré, entouré de ses nombreux enfants et accomplissant scrupuleusement ses devoirs de cantor. Haendel, tout au contraire, était une existence mouvementée; de tempérament hardi, passionné, sa vie fourmillait d'anecdotes étonnantes. Il fut recherché, admiré, fortuné tandis que l'illustré descendant de la dynastie de Bach demeurait presque inconnu; son art paraissait au trop sévère et trop compliqué. En effet, plusieurs d'entre eux même des adversaires manifestes du contrepoint: par exemple, Kallier, connu par ses opéras et Matheson, célèbre par une culture musicale très poussée. Il faut dire aussi que ce prodigieux organiste s'est confiné essentiellement dans la musique d'église; dans ce domaine, il fut immense, incommensurable. Extrêmement mystique, Bach célèbre dans son art "la gloire de Dieu, éternelle bien du prochain"; ce sont ses propres paroles. Les Cantates sont incontestablement les plus belles de ses œuvres dans la musique religieuse. On dit que ce vaste génie composait pas moins de cinquante-cinq cantates par an. Deux cent cinquante-trois sont parvenues jusqu'à nous. Remarquons que dans ce genre seulement Bach fut d'une fécondité exceptionnelle puisque les biographes n'ont pu les étudier toutes bien qu'aucune ne soit médiocre, il s'en faut. Il est avéré que l'étude des cantates n'est pas à négliger pour celui qui veut connaître l'œuvre du Maître dans sa structure intime.

Tous connaissent le mot de Mozart consacré à l'occasion d'une Messe de Bach chantée à Leipzig. Le célèbre auteur du Requiem a dit quelque chose qui signifie: "Enfin, voilà du nouveau! J'apprends donc quelque chose!" Cette anecdote se répandit à travers l'Europe et c'est ainsi que d'autres voulurent aussi connaître "du nouveau".

Dans la musique instrumentale, le grand Bach a condensé les efforts de ses prédécesseurs, et cela principalement dans la musique d'orgue. Prodigieux technicien, les Allemands l'ont considéré comme le plus habile organiste de son temps. Il devint plus célèbre par cette insurpassable aptitude que par les magnifiques compositions offertes au public.

On ne saurait passer outre le Clavecin bien tempéré qui, selon l'auteur, se

rapporte aux études faites sur le tempérament égal des demi-tons permettant de jouer sur un clavier ou sur un autre instrument de ce genre dans tous les tons de la gamme. Cet ouvrage offre un exemple incomparable de l'élaboration des motifs chez Bach. Il est aussi d'une perfection qui n'a pas été égale depuis. Il a fallu plus d'un siècle avant que l'on ait commencé à se rendre compte de l'immensité du génie de Jean-Sébastien Bach. C'est donc dire que l'avènement wagnérien fut favorable au vieux maître de Leipzig. Bach est considéré aujourd'hui comme le premier des grands classiques.

Au XIXe siècle, on s'est complu à comparer, à rapprocher le style des deux maîtres qui dominèrent leur époque. Nous avons constaté depuis que leurs œuvres sont de caractère très différent. Celles de Haendel sont plus abordables parce que l'élément mélodique est plus vivant, plus accentué. L'influence italienne prédomine. Aussi, Haendel est plus romantique que Bach et par le fait même demeure le précurseur de Beethoven, malgré lui. Chrysander a même constaté que le leitmotiv wagnérien se retrouve dans certaines pages. Pour ce qui est de la technique ou de sa "manière", il faut noter que l'harmonie est généralement très pure; il s'entend à superposer les voix. D'autre part, les oratorios nous permettent d'apprécier l'effet sublime des chœurs.

Dans les opéras, aujourd'hui malheureusement oubliés, Haendel a créé de véritables peintures d'orchestre pour suppléer aux chœurs peu utilisés chez les auteurs anglais. De fortes tendances descriptives nous étonnent beaucoup. Haendel alla donc bien au-delà de son époque puisque sa musique est tout à la fois savante, descriptive et romantique. Pour atteindre ce but, il fallait bien qu'Haendel possédât un pouvoir d'assimilation formidable. En effet, il reçut de son pays natal une solide culture fondatrice; puis emprunta à l'Italie le brillant de la phrase, la verve de l'expression; à la France, l'élégance de la forme. Assurément Haendel fut européen par prédominance de la culture latine; on a discerné dans son œuvre tant de grandeur, de majesté, que tous s'accordent à le comparer à Shakespeare; comme qui il lui allât (art sublime) le tragique au burlesque.

Les Anglais ont vu ce génie, objectif avant tout, une admiration sans borne. Il est même passé en proverbe qu'en Angleterre Haendel et la Bible marchent de pair. Malheureusement on le méconnaît à notre époque. Pour changer la mentalité actuelle, il faudrait que ses œuvres soient mieux interprétées que toutes autres, car, comme le prétend Román Rolland, on ne saurait avoir une juste idée d'une partition d'Haendel lue chez soi comme cela se fait possible, par exemple, pour les cantates de Bach, réduites au piano.

Avant de terminer, il est utile de citer une excellente définition qu'Haendel a donné à la musique. Sur ce point d'allure, il partage les mêmes opinions que son ami Geminiani, auteur d'une Ecole de Violon: "Le but de la musique instrumentale n'est pas seulement de réjouir l'oreille, mais d'exprimer des sentiments, des émotions, et de peindre des passions".

Muguette JOBIN

Une guerre à poursuivre

L'Association canadienne antituberculeuse vient de publier son 35e rapport dans lequel tous ceux — et ils sont de plus en plus nombreux — qui s'intéressent à la lutte à la peste blanche trouveront de puissants motifs de réconfort. D'abord, le taux de mortalité par tuberculose au Canada est tombé de 54,7 par 100.000 (6.122 décès) en 1938 à 52,2 (5.960 décès) en 1939. "La diminution de la mortalité", affirme le Dr O.J. Wherrett, secrétaire de l'association, "est manifestée tant au sein de la population indienne, qu'au sein de la population indienne, mais on a surtout observé chez les nouveaux groupes indiens. Les décès chez les Indiens représentent presque 12 p. c. du total. Si l'on exclut ces décès, le taux pour le reste de la population est d'environ 47 par 100.000."

Les guerres accentuent plutôt qu'elles ne ralentissent la marche de la tuberculose et il nous faut craindre dans ce domaine, la répercussion des tristes événements d'Europe. Reconnaissances du moins que les premiers mois du présent conflit ont eu pour effet d'intensifier le déploiement, grâce à la décision du ministère de la Défense nationale de soumettre toutes les nouvelles recrues à un examen pulmonaire complet, clinique et radiologique. Jusqu'ici, on a éliminé, pour cause de tuberculose antérieure ou actuelle, environ un pour cent des volontaires canadiens. Les cas ont été rapportés aux départements d'hygiène provinciale et aux ligues antituberculeuses.

En ce qui concerne la population civile, continue le rapport, nous constatons que toutes les provinces accusent une augmentation du nombre de personnes atteintes aux cliniques antituberculeuses. Par exemple, en 1939, dans la province de Québec, on a fait 10.000 examens de plus, et les nouvelles admissions ont augmenté de 3.000.

De même y a-t-il eu augmentation du nombre des lits de sanatorium, du total est aujourd'hui de 10.000, ou près de 2 lits par décès annuel, ce qui est la proportion normale. Mais ici la province de Québec reste fort déficiente et il lui faudrait 2.000 nouveaux lits pour combattre efficacement l'ennemi tuberculeux.

Est-ce à dire qu'il ne se fait rien chez nous? "Je tiens à mentionner tout particulièrement", dit le Dr Wherrett, "le mouvement éducatif intense qui se poursuit dans la province de Québec — mouvement qui a atteint toute la population pendant deux années entières. Sous ce rapport, plus de mille articles ont paru dans les journaux. On a tenu 870 assemblées auxqueltes 230.000 personnes ont assisté (chiffres de mai dernier). On a également donné des causeries radiophoniques. Cette campagne dans la province de Québec a été financée à la fois par la Canadian Life Insurance Officers Association et par le département de la Santé. On a constaté avec plaisir qu'en même temps que se poursuivait le mouvement, une augmentation se manifestait du nombre de personnes aux cliniques dans toute la province et que les facilités de traitement devenaient plus considérables que dans toutes les autres provinces."

En 1939, la vente du timbre de Noël au Canada a rapporté \$198.677,47, soit 11,8% de plus qu'en 1938. L'apport du Québec a été de \$28.012,46, soit 8,7 d'augmentation sur 1938. Mais s'imagine-t-on ce que représentent \$28.012,46 par rapport à notre population? Bien que des particuliers donnent si et même davantage, la moyenne est de moins d'un sou, exactement 0,88 sou. Et l'île du Prince-Édouard qui arrive à la tête, quand nous tenons modestement la queue, a contribué à la même œuvre dans la proportion de 4 sous par citoyen.

Maintenant que nous payons sans sourcilier trois sous de taxe par jour sur chacun de nos paquets de cigarettes, peut-être voudrions-nous donner trois sous par année pour combattre la tuberculose, ce serait énorme, et nos dispensaires et nos colonies de vacances en prendraient tout de suite un essor considérable. Pourquoi ne pas essayer de mettre le conseil en pratique à la prochaine occasion?

(Communiqué du comité provincial de défense contre la tuberculose, Québec)

Sur la culture physique

En lisant l'histoire de la médecine, et plus particulièrement de l'éducation physique, on s'aperçoit que ceux qui ont soigné le corps ont, des temps les plus reculés, compris que la maladie n'arrivait pas subitement. Elle est le résultat d'une série de fautes, de négligences et aussi d'une incompréhension des lois de la nature.

Nous pouvons observer journellement des malheureux qui négligent leur santé ou plutôt qui ne savent plus l'entretenir. Que faites-vous pour conserver votre santé? Pensez-vous que vous êtes assez forts pour que la maladie n'ait aucune prise sur vous? Ou, attendez-vous la première atteinte du mal pour réfléchir à ce grand privilège qu'est la santé?

L'homme cherche continuellement à diminuer sa dépense d'efforts physiques sans se rendre compte de ce qu'il se prépare. Il ne marche pas ainsi dire plus; la faute en est à la vie moderne. Et de plus il ne réagit pas. C'est grave.

Au temps où l'homme devait disputer sa nourriture et sa vie aux animaux, il se trouvait en harmonie avec la loi de la nature qui lui assurait la santé par le bon fonctionnement de ses organes. Ce temps n'est plus. Maintenant, il faut penser à faire sa toilette organique et ce, aussi minutieusement que sa toilette extérieure. Tout dans le laisser-aller nous pousse à rechercher ce bien-être amoindri qui nous éloigne de plus en plus des conditions normales et naturelles. En général, nous remarquons une augmentation de l'activité cérébrale aux dépens de l'activité musculaire. Que s'ensuit-il? Un déséquilibre, d'où surmenage nerveux. C'est là que commence le génie maléficient, la maladie. Le surmenage nerveux provoque un affaiblissement du pouvoir réparateur. Nous verrons, dans un article futur, la valeur de la culture physique, l'importance de ce pouvoir réparateur et alors on comprendra mieux la nécessité de l'équilibre entre les dépenses cérébrales et musculaires.

Professeur J.-E. SIMARD,
École de Culture Physique
de Montréal, Inc.,
3642, rue Henri-Julien,
Tél. LA 1563

Une grande époque

La grande époque de Georges-Etienne Cartier, les débuts de Chapeau, de Laurier, de Mercier et de vingt autres vedettes de notre vie nationale sont décrits dans le Tome I de "L'Histoire de la Province de Québec" par Robert Rumilly, qui vient de paraître.

Quand on n'a rien à dire...

Une cigarette aux lèvres, des fourmis dans le bout des doigts, je regarde piteusement les quarante petites rondelles blanches de ma machine à écrire... Et je ne sais pas, je ne sais pas sur laquelle frapper en premier... En termes plus précis, je n'ai rien à dire! Mais vous savez, c'est bête les idées... Elles se condensent un peu comme les truites de nos lacs laurentiens. On sait bien qu'elles sont au fond de l'eau, comme les idées sont au fond de la tête, mais elles ne veulent pas monter... C'est simple, ça ne veut pas monter! Il n'y a qu'une chose à faire: Attendre... Mais je ne suis pas patient, et j'ai devant moi, une page qui hurle de toute sa blancheur d'être noircie.

Oh! je pourrais bien vous parler de l'amour ou des femmes, mais je dirais, ainsi que tous ceux qui en parlent, exactement le contraire de ce que j'en pense; et puis, vous connaissez le proverbe: "On aura beau dire des femmes et du mariage tout ce que l'on voudra, on ne renoncera pas pour tout ça, ni aux femmes ni au mariage..."

Plus je tape, moins je trouve à vous dire. Ordinairement, quand on est dans cet état d'esprit, on parle de la température, mais je voudrais trouver mieux... Quelque chose sortant de l'ordinaire, et qui ne sentirait pas trop le réchauffé. Mais quoi...? Voilà! J'ai trouvé! Je vais vous dévoiler les secrets pensées des petits anges... Oui, vous avez bien lu, des petits anges comme vous en voyez l'état au zoo miniature de notre bonne ville. Vous êtes-vous déjà demandé quelles pouvaient être les pensées des petits et gros anges...? Pour ma part, je me suis sérieusement posé cette question, un jour que je regardais un gros bourgeois qui donnait des leçons grimaçantes, à un singe presque aussi laid que lui...

Le quidam était flanqué de sa monumentale moitié, qui riait ou grimaçait, je ne l'ai jamais vu... Quand ces deux honorables piliers de la société furent partis, je m'approchai de la cage, et je fis un petit salut amical à la famille singe qui l'habitait.

Juges de ma surprise, lorsque celui qui semblait être le père, me rendit mon salut de la plus aimable des façons du monde... Et voilà mon singe qui se met à me parler!

Un moment, j'ai cru que le paillard bourgeois était revenu... Mais non, c'était bien Oscar Le Sage qui m'adressait la parole.

"Eh bien...! me dit-il d'une voix de petit vieux tout cassé, vous n'êtes pas très rigolo vous-mêmes... qu'est-ce que vous attendez pour m'amuser..."

J'avais affaire à un singe polé, puisqu'il me disait "vous", et il devait avoir une certaine culture française, puisqu'il disait "rigolo".

"Vous amuser...? Je ne voulais pas être moins poli que lui. Oscar se gratta l'oreille gauche et la fesse droite, et vou-

lut bien me donner des précisions: — "Faites des grimaces, dit-il, faites danser votre montre au bout de sa chaîne, enfin... faites quelque chose pour me dérider!"

Oscar avait le cafard, et j'étais, on ne le peut plus embêté. Faire rire de soi, ou faire rire une petite femme, passe, mais faire rire un singe...

Mon singe était lancé, et semblait m'avoir choisi comme déversoir du trop plein de son amertume, pour des raisons sur lesquelles j'ai tant de fois médité... — "Depuis... depuis tant d'années qu'il y a de barreaux à cette cage, grinchait-il, que je suis le "Laughing-Stock" des idiots de plusieurs capitales. C'est à mon tour d'être amusé..."

Oscar était en colère, et le gentleman presque autant qu'un de mes anciens professeurs. Il avait dû beaucoup voyager, car il parlait un peu de toutes les langues.

"Où, continua-t-il, je suis le "Chocarro" de tout le monde depuis trop longtemps. Mes fils sont moins bêtasses que moi, et les chapeaux des femmes les font encore crever de rire... Moi", Oscar eut un geste comme en ont les essayistes, "moi, il me faut plus que ça. Si vous croyez que les bourgeois dimanches m'amuseront..."

J'ouvris la bouche pour dire quelque chose de sympathique, mais Oscar ne me laissa même pas commencer.

"Taisez-vous! me cria le misanthrope à longue queue, vous diriez des singeries..."

Dans l'espoir de le calmer, je lui lançai une noix qu'il croqua sans même me remercier.

"Si au moins ceux qui viennent me voir, avaient de l'esprit, reprit-il, mais non, on me sert toujours les mêmes boniments... toujours la même ritournelle... Les belles-mères trouvent que je ressemble à leurs gendres, les gendres trouvent que je ressemble à leurs belles-mères, et les neveux déshérités, à leur oncle Albert ou Juliet..."

Oscar ajouta tout en grattant le dos de son petit jeune fils:

"Le plus insulter de tous, n'est pas toujours celui auquel on pense..."

Sur cette sage pensée, Oscar me tourna le dos sans plus de façons, mais tout à coup, il piroqueta comme seuls les singes ou les écuyères de cirque savent le faire, et me cria de toutes ses forces:

"J'EN AI ASSEZ! ASSEZ! F... LE CAMP!"

Froissé, et pour cause, je plantai là Oscar et ses rejetons, et je f... le camp...

J'y retournai le lendemain, mais Oscar n'y était plus.

Le gardien me dit qu'on l'avait vendu parce qu'il était un singe trop triste...

Et depuis ce jour, je me demande à qui Oscar ressemblait...

Jean D'ARNEY.

Montréal, novembre 1940.

Notes brèves

"Un bon chrétien est un peu un bon patriote", a dit Son Eminence le Cardinal Villeneuve. Quelle vérité! Quelle leçon pour les grattes-papier du DEVOIR. Ces monopoles du catholicisme, se sont opposés charitablement à l'admission au Canada de pauvres petits réfugiés, pour la seule raison qu'ils étaient Anglais. Voyez-vous ça? Mais quel est Celui qui a dit: "Aimez-vous les uns les autres"? Quel devoir un véritable chrétien peut-il extraire de ces paroles de bonté: "Laissez venir à moi les petits enfants".

A qui devons-nous les magnifiques Concerts Symphoniques de Montréal?

A qui devons-nous l'école des Beaux-Arts?

La musique; la peinture; la sculpture; signes de civilisation d'un peuple, efforts d'une race à s'élever vers le beau, et encore une fois, nous dans cette province de Québec, à qui devons-nous ces belles choses?

L'honorable sénateur Athanase David.

Le DEVOIR organe des demi-civilisés a traité cet homme de culture dans la fange et la saleté. Ce pharisien de Pelletier s'est servi de la calomnie et de la médisance pour essayer de diminuer la valeur de M. David. Et pour quelle raison cette explosion de haine sadique? L'honorable M. David, en véritable patriote, avait, quelques jours avant, parlé à la radio, sur les devoirs des Canadiens français vis-à-vis l'enregistrement. Et le sale colonnard de Pelletier n'a pas aimé cela.

L'organe aimé des colonnards, Le DEVOIR, publiait jusque vers le milieu de septembre, dans sa page radiophonique, le détail complet des émissions de Paris-Mondial, avec longueurs d'ondes différentes, et les heures d'émission. Comme Paris est sous la botte allemande depuis le 14 juin, c'est dire, que ces émissions étaient de la pure propagande nazie à la Goebbels. Il fallait bien tenir au courant les petits amis des nazis; et tout cela, sous le couvert de la pitié. Heureusement que depuis ce temps, à la suite d'un avertissement venant de haut-lieu, on a cessé la publication de ces programmes.

Herr Pelletier a dû avoir une attaque de bile lorsqu'il entendit Son Eminence le Cardinal Villeneuve, déclarer à la radio que le plus grand exemple de pitié qu'on ait vu en ces temps troublés, venait de la part de nos monarques très chrétiens le Roi et la Reine d'Angleterre, qui demandèrent des prières publiques dans toutes les églises de l'Empire.

On veut essayer de faire libérer Camillien, pour qu'il puisse se présenter de nouveau devant l'électorat en décembre prochain; "c'est le meilleur homme qu'on puisse avoir" déclare M. Bédelle. C'est flatter pour les Montréalais. "C'est un homme de jugement," a dit Coupal. Parlons-en. Conseillé sans doute par Pontifex Fuchrer Arcand, Camillien déclara que si le Canada entrain en guerre avec l'Italie, tous les Canadiens français se rallieraient aux Italiens. Il a cru que sa déclaration bouffonne nuirait à l'enregistrement. L'enregistrement a eu lieu sans aucune difficulté. Hamel, Chalout et Grégoire en furent quittes pour la peur.

E. SEGUIN



Qu'est-ce au juste que la VOGUE DE LA LABATT?

Pour illustrer ces annonces, nous employons un artiste très doué, mais imaginez-vous notre surprise quand nous nous aperçûmes qu'il ne comprenait pas la Vogue de la Labatt. "Quoi?" lui avons-nous dit, "vous n'avez jamais entendu parler de la fameuse bonne vieille recette et des qualités de l'eau de puis profonde de London? S'arropent sans être tout-à-fait précise — car tout en parlant il vidait son verre — souligna néanmoins le savoir moelleux, piquant, différent, et la façon dont cette saveur s'attarde agréablement sur le palais après que la bière est (malheureusement) toute bu!

Commandez par Téléphone LABATT... ne coûte pas plus

Ecoutez "Les Amours de Ti-Joe," tous les mardis soirs, CKAC, à 10 A

A la dynamite!

L'île pittoresque de Grand Manan, à l'embouchure de la Baie de Fundy, est habitée par des pêcheurs qui consacrent leur existence à approvisionner le marché mondial du harang, écrit Priscilla Hasen dans L'Ovale C-12 d'octobre; la requin constitue la plus grande menace à leur sécurité et à leur prospérité. Autrefois, quand un requin se faufilait dans un barrage pour piller les filets de ces pêcheurs du Nouveau-Brunswick, il fallait le tuer à coups de feu ou de harpon. Cela n'allait pas sans péril. Quand la blessure n'était pas immédiate fatale, comme ce devait être souvent le cas, le monstre, dans sa rage, traînait la barque des assaillants à des milliers de distance vers la haute mer; ou bien, enfoncé dans le barrage, il se débattait dans sa prison, brisant les palissades, faisant parfois chavirer l'embarcation, et il en résultait des dommages considérables, quelquefois aussi des morts et des blessés.

Mais les habitants de l'île ne craignent plus les visites du requin; ils tiennent à la dynamite. En effet, à la pointe du harpon, les pêcheurs fixent un bâton de dynamite muni d'une capsule explosive électrique. Dès qu'on applique le courant électrique, un petit fil de platine enroulé dans la charge et reliant les fils d'amorçage devient incandescent, et la charge explose. Quand un requin approche maintenant en quête de pâture, les hommes lui portent un coup foudroyant. Dès que le fer du harpon s'est logé dans la masse de chair, ils relèvent l'extrémité du fil relié à l'embarcation à une batterie et, à l'instant même, une terrible explosion se produit. Un geyser d'eau rouge s'élève à grande hauteur. L'énorme carcasse gît, inerte, à la surface de l'eau. Voilà comment la dynamite vient en aide à ces autres des grandes industries du Canada.

REVENDECTIONS TERRITORIALES

"Si, en tant que Fuehrer et mandataire de la nation allemande, je donne l'assurance à la face du monde et de mon peuple que le problème de la Sarre, une fois résolu, le peuple allemand ne présentera plus de revendication territoriale à l'égard de la France, c'est là une contribution à la paix dont l'importance dépasse celle de maintes signatures apposées sous maints traités." Hitler, au Reichstag, 21 mai 1935.

SA DERNIERE REVENDEICATION

"Une épithète toute trouvée pour la fosse d'Hitler: C'est ma dernière des dernières revendications territoriales." William Hickey, DAILY EXPRESS, Londres, 10 octobre 1940.

L'HOTEL WINDSOR possède une atmosphère de distinction très recherchée et est visité par des voyageurs de renom venant de toutes les parties du monde. Il est renommé pour ses chambres modernes et confortables, son excellente cuisine et son service courtois.

Windsor
CABIN DOMINION

LES POMMES
DES VERGERS CANADIENS
fameux
DANS LE MONDE ENTIER

...sont gonflées de jus délicieux... elles sont bonnes pour la cuisson ou pour déguster nature. Commandez-les chez votre marchand de fruits dès aujourd'hui!

Service des Marchés
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE,
OTTAWA

Honorable
James C. Gardiner,
Ministre

DÉLICIEUSES ET BONNES POUR LA SANTÉ

REGARDEZ! C'EST COLOSSAL!

MAIS PAS AUSSI COLOSSAL QUE LA VALEUR BRANVIN

SEULEMENT
\$175
FLACON D'UN GALLON
Bouteille de 26 oz 40%
Bouteille de 40 oz 60%

Marqué aux prix des vins ordinaires, le Vin Branvin, Rouge ou Blanc, satisfait par sa qualité supérieure, la richesse et le moelleux de sa saveur, caractéristiques qui en font le meilleur vin à acheter.

JORDAN WINES (Québec) LTD., Montréal, Qué.
Produisent aussi les fameux Porto et Sherry "Challenge"

LA MEILLEURE VALEUR EN VIN AU CANADA
BRANVIN
DE JORDAN

LES CONCERTS

Aux Concerts Symphoniques

Avec un orchestre qui semble chaque fois se surpasser, avec les chefs éminents et les solistes de haute réputation qu'elle a inscrits à son programme, la Société des Concerts Symphoniques est en voie d'accomplir une saison exceptionnelle. Le dernier concert semble toujours l'emporter sur ceux qui ont précédé et je suis convaincu, en écrivant ces lignes, que le succès remporté mardi soir par Défaux et Arthur Rubinstein est le plus éclatant que l'on ait enregistré, à date, aux concerts du Plateau.

Mais quel grand pianiste que Rubinstein! Et quelle belle œuvre que le Concerto de Brahms qu'il a interprété! Comme aussi, il a été admirablement secondé par M. Défaux et tous les musiciens! Ce deuxième Concerto de Brahms, en si bémol, est une composition où se marient avec bonheur le charme et la grandeur, il s'y rencontre des oppositions, des contrastes qui permettent au pianiste de faire valoir tous les aspects de son talent, de mettre en évidence toutes les qualités de son jeu.

Si en écoutant les deux premiers mouvements, l'Allegro non troppo et l'Allegro appassionato, on est tenté de voir en Rubinstein le virtuose aux doigts d'acier, qui joue tout en puissance, tout de vigueur et de force, que dire quand il se fait tout doux pour l'Andante, d'une poésie mélancolique et chantante? Et quelle grâce légère dans l'Allegretto grazioso qui termine le Concerto dans un mouvement enjoué!

Dans tous les Concertos de Brahms que je connais, tant pour le piano que pour le violon, le dernier mouvement me semble toujours le plus beau — le plus agréable en tout cas. On dirait qu'en cette ultime division de l'œuvre, le maître déverse d'un coup tout ce qu'il garde en réserve de pouvoir de séduction — et c'est l'enchantement sans cesse croissant, un plaisir qui va vers sa perfection. C'est ce que je ressentais encore en écoutant Rubinstein, et je ne saisis rien de si charmant que cet Allegretto, joué par ce parfait musicien.

Arthur Rubinstein a une puissante personnalité, une manière bien à lui l'impose à l'admiration de l'auditoire pour ensuite déclencher son enthousiasme. Il est aussi fort sympathique, et il est de bonne grâce rendu aux exigences des auditeurs qui réclamaient un rappel, jouant avec un art exquis une des valses les plus aimées de Chopin.

Le concert avait débuté avec l'Ouverture Symphonique de Beethoven. On ne retrouve guère, en des pièces comme celle-ci, le génial créateur de la Neuvième Symphonie. Mais des accents d'une tragique noblesse y retentissent, qui révèlent le très grand musicien.

Fidèle à son habitude d'inscrire à chacun de ses programmes une pièce d'un compositeur contemporain, M. Défaux nous a fait entendre cette fois La Péri, une œuvre de Paul Dukas que je ne me souviens pas d'avoir entendue au concert. C'est une composition fort agréable à écouter, d'une poésie délicate et nuancée. L'orchestration est en général habile, mais j'ajoute ne priser que médiocrement l'usage du xylophone.

Pour terminer, quatre pièces de Wagner: trois épisodes de la vie de Siegfried (les Murmures de la Forêt, de l'opéra Siegfried, puis le Voyage au Rhin et la Marche funèbre, extraits du Crépuscule des Dieux), et, enfin, l'Ouverture des Maîtres-Chanteurs.

Toutes ces œuvres, M. Défaux les a dirigées avec l'élégance et l'intelligence qu'il a toujours eues à sa habitude. Cependant, je ne crois pas qu'aucun chef, jamais, puisse nous faire oublier Wilfrid Pelletier dirigeant l'interprétation de Wagner. Notre illustre compatriote se trouve en ce cas admirablement servi par sa connaissance approfondie de l'opéra. La musique de Wagner, ne l'oublions pas, appartient à ce genre. Elle a été conçue, écrite pour la scène lyrique. Un chef d'orchestre qui a dirigé les représentations d'œuvres wagnériennes aura toujours l'avantage sur celui qui n'aborde ce maître qu'au concert.

Nous aurons encore, dans la seconde partie de cette saison, le plaisir d'entendre l'orchestre des Concerts Symphoniques sous la direction de M. Défaux. Nous aurons-il permis de lui exprimer le grand désir que nous aurions de lui voir inscrire à son programme une Symphonie de Mozart ou de Beethoven?

Pièrre DAVELUY

A nos lecteurs: Pour que vive un journal libre, ABONNEZ-VOUS.

CINEMA PARIS le et dernier semaine
Danielle Darrieux dans "BATTEMENT DE COEUR" avec André Luguet - Claude Dauphin

ST-DENIS
NAMED
LA MUSEE DU FILM EN VILLE
Maurice Chevalier
Marie Dea
PIÈCES
Le programme double avec
COUP DE BOURSE

M.R.T. SALLE SAINT-SULPICE
présente
"Mademoiselle Josette, ma femme"
Comédie en quatre actes avec Olive Thibault et Henri Poitras
En soirée: les 21, 23, 24 novembre
En matinée: les 23, 24 novembre
Prix: Matinée: 25c, 35c, 50c — Soirée: 30c, 40c, 60c
Ed. ARCHAMBAULT - MA. 6201 — M.R.T. FRANÇAIS - MA. 3937

Au Montreal Orchestra

Malgré l'absence de Mme Maria Marova, cantatrice qui devait se faire entendre comme soliste à ce concert, le Montreal Orchestra a présenté dimanche dernier à ses habitués un programme de qualité. Sous la direction de M. Douglas Clarke, musicien cultivé et consciencieux, l'orchestre a fourni l'une de ses meilleures exécutions à date, de sorte que l'on ne pouvait en moment regretter de le voir se en vedette.

Le concert avait commencé avec l'Ouverture Carnaval de Dvorak, qui ne manque, on le sait, ni de couleur, ni de mouvement. Pour faire suite à cette pièce, M. Clarke avait substitué, aux pièces que devait chanter Mme Marova, la Marche au Jardin de Paradis, un extrait d'un opéra du compositeur moderne anglais Dello — *Roméo et Juliette du Village*, si j'ai bonne mémoire. Cette œuvre a un charme fait de poésie mélancolique et de grâce naïve.

Vint ensuite, pour orchestre réduit, le Concerto brandebourgeois No 2, en fa, de Bach. Musique très pure et très belle, de l'inspiration la plus haute. Tout, chez Bach, est admirable, et l'on se trouve en présence d'une œuvre bien faite pour enchanter les vrais amateurs de musique. Les quatre solistes — Maurice Oudet, violon; Hervé Baillargeon, flûte; R. Gagnier, hautbois; et R. Denhez, trompette — ont fait un travail remarquable, de même que Jean Belland au violoncelle et Séverin Moisse au piano.

Cependant, ce qui fait de ce deuxième concert du Montreal Orchestra un indéniable succès artistique, c'est la splendide interprétation qu'on a donnée de la Première Symphonie de Brahms M. Clarke et ses musiciens.

Si j'en crois mon expérience personnelle, plus on entend Brahms, mieux on l'aime. J'ai mis du temps à lui rendre justice; mais aujourd'hui, alors que je souhaite l'entendre pas trop souvent, afin de les pouvoir toujours goûter autant, telles pièces modernes que j'adore, je pénètre plus profondément en Brahms à chaque audition nouvelle de ses œuvres. Et je ne crois pas que cela soit vrai uniquement pour moi.

Cette Première Symphonie, qui me paraît lourde et sans grâce la première fois de ma vie que j'en l'entends (il y a de cela, à vrai dire, fort longtemps), cette œuvre me révèle aujourd'hui les plus solides qualités, une grandeur, une beauté, une puissance bien rarement surpassées. Et je me demandais à la franchise et à la reconnaissance, si je ne disais combien M. Douglas Clarke et le Montreal Orchestra ont contribué à me faire découvrir cette œuvre sous son vrai jour et à me la faire apprécier. Jamais, par aucun autre orchestre au monde, et sous la direction d'aucun autre chef, je n'ai entendu l'interprétation supérieure à celle que donnent de cette Symphonie M. Clarke et son orchestre. Je la leur ai entendu jouer trois ou quatre fois déjà, et j'ai chaque fois été étonné qu'on ait encore pu croire à un progrès pour lequel je ne croyais plus qu'il y eût place.

C'est une grande joie que j'ai eue dimanche, en écoutant une fois encore, et je suis sûr que l'assistance entière a vibré à l'unisson en écoutant cette musique si belle aussi bien comprise et rendue!

Pièrre DAVELUY

M. Défaux aux Matinées symphoniques

Continuant leur saison régulière, les Concerts Symphoniques de Montréal ont donné leur troisième matinée musicale pour la jeunesse, samedi dernier à l'Auditorium du Plateau. Fidèle à la promesse qu'avait faite le directeur M. Wilfrid Pelletier, lors de la matinée précédente, il procura à son jeune auditoire le plaisir de voir à l'œuvre le célèbre chef d'orchestre M. Défaux. Le maître belge dirigea l'Ouverture d'Emment de Beethoven, pièce au programme du prochain concert.

Sa visite fut saluée par un véritable délire de la part de l'auditoire. M. Défaux est vraiment impressionnant à voir au pupitre. Son autorité et sa délicatesse ont séduit les jeunes abonnés des matinées. En effet, il est indubitablement majeur, au sens le plus pur du mot. Pour répondre à l'enthousiasme de la salle, il dut diriger l'œuvre une seconde fois.

Avant de le présenter, M. Pelletier avait suggéré et manifesté le désir de voir Montréal s'attacher, en permanence, les services de M. Défaux pour l'orchestre des Concerts Symphoniques.

L'intervalle était accordé, samedi dernier, par un musicien bien connu des auditeurs, un des animateurs du mouvement, le sous-directeur M. Albert Chamberland. Après avoir évoqué ses débuts, il rappela avec le directeur le besoin de propager leur mouvement musical dans les autres centres de la province, et, à la satisfaction de tous, ils affirmèrent que l'initiative est déjà en voie de préparation.

Ce 41e concert était consacré à Gabriel Fauré (1845-1924). Après les commentaires sur sa vie et ses œuvres, l'orchestre interpréta ses "Masques Bergamasques". Le programme débuta par des extraits de la merveilleuse suite Casse-Noisette de Tchaikowsky. On entendit aussi une fugue pour cordes par un compositeur autrichien exilé: Erick Zeiss.

Une jeune pianiste montrealaise de 16 ans, Mlle Anita Brunet manifesta un beau talent en jouant le 1er mouvement du Concerto No 2 en do mineur de Rachmaninoff.

Le prochain concert a été fixé au 11 janvier. Maurice BOULIANNE.

Le Journal à trois sous vous renseigne sur les événements; "LE JOUR" vous apprendra à les apprécier.

BILLET

Toujours elle!

O grande vérité, vérité aux yeux purs,
Toi dont chaque cheveu porte un trait de lumière
Et dont le sein est clair comme un pan de l'azur,
Toi dont la blanche main émeut toute la terre
Et qui fis tressailler le cœur des blonds martyrs,
Toi qui vis à tes pieds des millions d'hommes
Et qui regas tous les baisers, tous les soupirs,
Toi qui sus dissiper mensonges et fantômes
Et dont furent jaloux les pharisiens maudits,
Toi qui sus résister aux assauts de la haine,
Toi qui ne meurs jamais quand meurt le plus hardi,
Toi qu'on veut faire esclave et qui demeure reine,

O grande vérité, vérité aux yeux clairs,
Tu fuis l'aimer plus que son sang, plus que soi-même,
Plus que le sol, plus que la mer et l'univers,
Plus que sa propre chair, plus que ses amours blêmes,
O grande vérité, vérité aux yeux clairs!
J.-Ch. H.

A L'AFFICHE

MONTREAL

Capitol: "Night Train to Munich" — "Bad Little Angel".
Imperial: "City for Conquest" — "Argentine Nights".
Loews: "Escape".
Palace: "Strike Up the Band", 2e semaine.
Princess: "The Remnants We Watch" — "Mexican Spitfire Out West", 2e semaine.
Cinéma de Paris: "Battement de Cœur" 5e semaine.
St-Denis: "Pièces" — "Coup de Bourse".
Beaubien: "Nadia" — "La Boutique aux Illusions".
Electra: sam. à mar.: "Cross-Country Romance" — "Exposed" — "Golden Gloves"; mer. à ven.: "Sidi Braham" — "Retour au Paradis".

QUEBEC

Cinéma de Paris: "Le Café du Port" — "Le Mot de Cambronne".
Canadien: "LA POUNE" — "La Dame de Cœur" — "Ciboullette".
Victoria: "Le Paradis Perdu" — "American Bar".

SHERBROOKE

Cinéma de Paris: "Terre d'Angoisse" — "Le Fantôme".

"Pièces" (AU SAINT-DENIS)
Le film de Maurice Chevalier, le cinéma français enregistre un nouveau succès. Cet artiste, qui nous revient après une assez longue absence, est en des plus sympathiques et des plus populaires qu'il nous l'a connu.

Dans l'Homme des Folies Bergères, le grand acteur français avait manifesté une étonnante versatility. Cependant, c'est dans Pièces qu'il démontre à quel point un artiste comme chanteur, comédien, peut s'élever à une hauteur dramatique. Cette réussite étonnante est due au talent de Maurice Chevalier; elle est due, encore, à l'excellence du scénario, fort habilement écrit.

Varès et Henri, deux policiers, mais sans banalité, et d'une nouveauté qui fait saigner la formule. Le mystère le dispute à la gaité dans cette production. Comme il est dit aussi, on peut désirer d'un film, des rôles qui demandent des interprètes exceptionnels. Mentionnons encore Jacques Larenne et Jean Lory, également excellents dans leurs rôles.

Le deuxième film à l'affiche à ce même programme est "Coup de Bourse". C'est une fine comédie, interprétée par des artistes tels que Guy Sloux, Kati Gallian et Urban.

"Night Train to Munich" (AU CAPITOL)
Voilà un autre film qui peut facilement faire compétition à celui intitulé "The Lady Vanishes" qui fut présenté l'année dernière. "Night Train to Munich" possède tout ce que l'on peut désirer d'un film. Le sujet est d'actualité, rempli de jeunesse, de charme, de comédie. Il n'y a pas de cette tension graduelle qui est si bien l'apanage des productions de Hitchcock, mais les situations surprenantes arrivent avec tellement de rapidité qu'il est difficile de continuer les comparaisons.

Ce film débute dans une ambiance de la Tchecoslovaquie, au moment où les troupes nazies traversent au pas de l'ole la frontière. Un important inventeur tchèque avait réussi à échapper aux Allemands, mais il avait été enlevé malgré la vigilance d'un jeune anglais chargé de le protéger. Le gardien, déguisé en musicien, est tout à fait habile de s'être fait jouer ainsi. Il décide de se rendre en Allemagne afin de racheter sa femme. Ceci se passe dans les derniers jours d'août 1939.

La plupart des moments excellents sont fournis par les scènes où le héros, un comédien vient naturellement de ces deux touristes anglais qui s'intéressent beaucoup plus au jeu de cricquet qu'à ce qui les entoure. Durant ce temps, Robert était en route pour New York pour s'enquérir au sujet de sa mère. Le jeune homme s'en va voir des amis pour se faire aider et s'aperçoit que la chose n'est pas si facile. Toutefois, à certains indices, Robert parvient à retracer le vieux serviteur qui, en le voyant, fait semblant de ne pas le reconnaître.

Quand le jeune homme avait laissé le train, à la gare, il avait cru reconnaître une jeune femme qui lui semblait familière et voilà que cette personne lui était présentée: la Comtesse Von Treck. La comtesse était une Américaine qui avait épousé un étranger, maintenant mort, elle dirigeait alors une école à New York.

La diversité des sentiments qui se développent à la suite de leur rencontre agit profondément sur Taylor et sur Lawrence. Pendant ce temps, Robert était en route pour New York pour s'enquérir au sujet de sa mère. Le jeune homme s'en va voir des amis pour se faire aider et s'aperçoit que la chose n'est pas si facile. Toutefois, à certains indices, Robert parvient à retracer le vieux serviteur qui, en le voyant, fait semblant de ne pas le reconnaître.

"Escape" (AU LOEWS)
Les deux grandes vedettes de l'écran américain, Robert Taylor et Norma Shearer, présentent ensemble pour la première fois. Le thème de ce scénario suit passablement le même cours que nombre de films présentés ces derniers mois: une histoire de fuite du pays des nazis. Emmy Ritter (Nazimova), une ancienne grande actrice, repose dans l'infirmerie d'un camp de concentration. La vedette dirigeait alors une école à New York.

La diversité des sentiments qui se développent à la suite de leur rencontre agit profondément sur Taylor et sur Lawrence. Pendant ce temps, Robert était en route pour New York pour s'enquérir au sujet de sa mère. Le jeune homme s'en va voir des amis pour se faire aider et s'aperçoit que la chose n'est pas si facile. Toutefois, à certains indices, Robert parvient à retracer le vieux serviteur qui, en le voyant, fait semblant de ne pas le reconnaître.

Quand le jeune homme avait laissé le train, à la gare, il avait cru reconnaître une jeune femme qui lui semblait familière et voilà que cette personne lui était présentée: la Comtesse Von Treck. La comtesse était une Américaine qui avait épousé un étranger, maintenant mort, elle dirigeait alors une école à New York.

La diversité des sentiments qui se développent à la suite de leur rencontre agit profondément sur Taylor et sur Lawrence. Pendant ce temps, Robert était en route pour New York pour s'enquérir au sujet de sa mère. Le jeune homme s'en va voir des amis pour se faire aider et s'aperçoit que la chose n'est pas si facile. Toutefois, à certains indices, Robert parvient à retracer le vieux serviteur qui, en le voyant, fait semblant de ne pas le reconnaître.

TROIS-RIVIERES

Cinéma de Paris: "Il est Charmant" — "Une Poule sur un Mur".

ST-HYACINTHE

Corona: "Menaces" — "Grey contre X".

ST-JEROME

Rex: "Le Maître de Forges" — "Retour au Paradis".

THEATRES ET CONCERTS

Monument National: Les Variétés Lyriques présentent: "LA MASCOTTE" jusqu'au 24 novembre.
Salle Saint-Sulpice: Le M.R.T. français présente: "MADEMOISELLE JOSSETTE, MA FEMME", jusqu'au 24 novembre.
Arcade: Les Comédiens Associés présentent: "BEAUTE", semaine du 30 novembre.
Auditorium du Plateau: Bélique et Payne présentent: "LAURITZ MELCHIOR", le 25 novembre.
Auditorium du Plateau: Les Concerts Symphoniques, le 3 décembre.

"Battement de Cœur", en 5e semaine (AU CINEMA DE PARIS)

La direction du Cinema de Paris garde le film "Battement de Cœur" avec Danielle Darrieux, Claude Dauphin et André Luguet à l'affiche pour une 5e semaine.

Ce film, réclame par les cinémas de province, ne sera plus présenté tel avant plusieurs mois. Les qualités du film "Battement de Cœur" ont été signalées par la critique, qui a loué l'originalité du point de départ du film, de même que le traitement apporté à l'action.

Plusieurs "gags" inédits sont exploités avec bonheur par le cinéaste Henri Decoin, qui a fait bénéficier le film de son expérience américaine. C'est une comédie au rythme souple, pétillante d'esprit et abondante en situations imprévues.

Danielle Darrieux y joue le rôle d'Arlette, élève d'un moussier qui enseigne l'art de voler. Or, Danielle, pour sa première victime, tombe sur un ambassadeur qui fait coiffer la jolie voleuse. Mais les événements prennent une tournure inattendue, et pendant deux heures c'est le rire dans la salle.

La pointe d'émotion existe aussi, puisque la jolie voleuse devient amoureuse de Claude Dauphin, attaché d'ambassade. La partie comique appartient aux artistes Jean Tissier et Saturnin Fabre qui se débattent avec maîtrise pour nous amuser.

"The Remnants We Watch", en 2e semaine (AU PRINCESS)

"The Remnants We Watch" est le premier grand film produit par "The March of Time", l'agence de nouvelles cinématographiques.

L'action se passe dans la rue, dans les foyers, les écoles, enfin au plus intime d'une petite société au temps de la première grande guerre. Puis, s'élève une dans les chancelleries, dans tous les lieux secrets où les hommes essayaient de détourner les événements de leur cours, ou, encore, de les précéder.

Ce récit réaliste s'ajoute un nombre incalculable de scènes documentaires. Ce sont les éditeurs de "Time", "Life" et de "March of Time" qui présentent au public ce film exceptionnel.

"The Remnants We Watch" fait le récit réaliste des grands événements qui troublèrent le monde depuis 30 ans. Après avoir raconté la vie au États-Unis durant la première grande guerre, le film arrive aux événements actuels.

On présente alors un document d'une rare valeur: le Bapême de Feu, le film que les Nazis ont tourné dans leurs campagnes contre les pays libres et qu'ils présentaient ensuite devant les chefs des pays qu'ils allaient envahir, pour les démoraliser.

La censure allemande s'est opposée à la projection de ce document en Amérique, mais "March of Time" a pu obtenir une copie du gouvernement canadien, après sa saisie aux Bermudes.

On présente aussi un document d'une rare valeur: le Bapême de Feu, le film que les Nazis ont tourné dans leurs campagnes contre les pays libres et qu'ils présentaient ensuite devant les chefs des pays qu'ils allaient envahir, pour les démoraliser.

"Strike Up the Band", en 2e semaine (AU PALACE)

Mickey Rooney, Judy Garland et June Preston sont trois jeunes artistes de la distribution de la comédie musicale "Strike Up the Band", film qui passera à l'écran du Palace en 2e semaine.

Dans leur nouvelle succès-ensemble, Mickey Rooney et Judy Garland organisent un orchestre de jazz au high school qu'ils fréquentent, et préparent un spectacle dans le but de trouver l'argent nécessaire pour que leur orchestre participe à un concours institué à Chicago par Paul Whiteman. C'est le début d'une série d'aventures qui les mèneront pas de distraire les spectateurs.

Outre les trois jeunes vedettes ci-haut mentionnées, la distribution de "Strike Up the Band" comprend William Tracy, qui fit sensation dans "The Shop Around the Corner", Larry Nunn, jeune artiste de la radio âgé de 12 ans, Ann Shoemaker, Margaret Early, Francis Pierot, Virginia Brissac, Elliott Carpenter, George Leacey, Enid Bennett, Harlan Briggs, Sarah Edwards, Milton Kibbee et Helen Jerome Eddy.

"Strike Up the Band" a été mis en scène par Busby Berkeley, qui dirigea "Babes in Arms". Comme le titre l'indique, cette comédie fait une large place à la musique. Plusieurs chansons nouvelles sont lancées dans le film et les collégiens reprennent avec une grande fantaisie un vieux mélodrame du début du siècle.

LES SPECTACLES

Roland Gravel aux Variétés Lyriques

Roland Gravel, qui prend son premier grand rôle aux Variétés Lyriques, joue le prince Fritellini, dans "La Mascotte". On sait que ce prince est amoureux de Fiametta, la fille de Laurent XVII. Or, Fritellini a bon cœur, mais il est ni plus ni moins qu'un Sybarite.

Fiametta lui préfère le berger Pippo, mâle et bien de son physique. C'est alors que Fritellini chante voluptueusement: "Je suis frère comme un roseau... mais je possède un je ne sais quoi poétique". Ce n'est pas un travail facile pour un artiste de la trempe de Roland Gravel, qui prend son rôle au sérieux et devient du jour au lendemain un adepte de la vie des habitants de Sybaris. Mais Roland Gravel a une conscience professionnelle et il le prouvera lorsqu'il deviendra Fritellini, dans "La Mascotte", les 21, 22, 23 et 24 novembre prochains en soirée.

Les concerts

Jean Dansereau aux Ladies' Morning Musical Club

Jean Dansereau, notre pianiste canadien donnera aux Ladies' Morning Musical Club, une heure de belle et bonne musique, jeudi prochain le 28 novembre.

Qu'on se souvienne seulement de l'interprétation remarquable du 8ème Concerto de Beethoven avec l'orchestre des Concerts Symphoniques sous la direction de Wilfrid Pelletier et du Concerto de Chopin avec le même orchestre sous la direction d'Izler Solomon, aussi de son concert au Plateau en novembre 1938 et l'on sera heureux de se rendre au concert du Ladies' Morning Musical Club, à 11 heures de l'avant-midi, jeudi le 28 novembre au Ritz-Carlton.

Hector Dansereau est né à Verchères. D'abord sa mère, puis Mme McNamara et enfin Walter Hungerford furent ses professeurs jusqu'en 1914 alors qu'il gagna le prix d'Europe. Ses maîtres en Europe furent Charles-Marie Widor, Joseph-Edouard Riester et Isidor Philipp.

Jean de Reszke, attiré par le talent musical du jeune artiste, adopta Hector Dansereau comme son fils et c'est en 1925, date de la mort de Reszke que la veuve du grand chanteur demanda à Hector Dansereau de porter dorénavant le nom de Jean. Ce qu'il fit.

A New York, Philadelphie, Boston, Los Angeles autant qu'à Paris, Londres, Berlin, La Haye, le public et la presse ont unanimement acclamé Jean Dansereau et l'ont reconnu comme le parfait interprète des maîtres dont il joue les œuvres. On l'a surnommé à juste titre l'artiste-poète.

Voici le très beau programme qu'interprétera M. Dansereau: D'abord, trois Chorals-Préludes de Bach-Polka: Les Chrétiens doivent sur terre, Réjouissez-vous Chrétiens et Mon cœur brûle du désir; puis, de Schumann: Etudes Symphoniques, Op. 13. Ensuite, trois pièces de Villa-Lobos: Joke dans le potager, Ginette et Pierrot et Polichinelle; et, de Halffter, Danza de la Pastora. Pour finir, deux œuvres d'Albeniz: Invocation et Seguidilla.

Esprons que le grand pianiste consentira à un rappel et exécutera quelque pièce de Chopin comme il sait seul le faire!

Lauritz Melchior au Plateau le 25

Lauritz Melchior, le célèbre chanteur danois qui inaugurera la deuxième saison des Concerts de Montréal le 25 novembre, au Plateau, est reconnu comme l'un des plus grands ténors wagnériens de notre époque.

Né à Copenhague, Melchior commença d'étudier le chant en 1908 et quatre ans plus tard il était admis au Conservatoire Royal. Il commença sa carrière comme baryton. En 1915, il fut invité à chanter au Queen's Hall sous la direction de Sir Henry Wood.

C'est là que Hugh Walpole, le grand romancier anglais, entendit Melchior pour la première fois. Il fut tellement impressionné par la beauté de sa voix qu'il l'aida immédiatement de ses conseils et de son argent.

Cette amitié grandit avec les années et à la suggestion de Walpole, Melchior alla à Bayreuth où la célèbre Isolde, Anna Bahr-Mildenburg, lui enseigna la tradition wagnérienne.

Siegfried et Cosima Wagner lui reconurent un talent extraordinaire et lui offrirent d'étudier avec eux les grands rôles wagnériens. A l'été de 1924, il fit son début dans "Parsifal", et il devint bientôt le plus grand chanteur de son époque. Il chante maintenant sous la direction d'Arturo Toscanini, Karl Muck et Wilhelm Furtwängler.

Les Concerts Causeries

Les directeurs des Concerts Causeries ont préparé, pour leur prochaine réunion, qui aura lieu le mardi, 26 novembre prochain, à 8h, 30 p.m., un programme de toute première choix. Le concert aura lieu à l'Hôtel Windsor.

Les pièces choisies sont les suivantes: Toccata et Fugue en ré mineur, de J.S. Bach; Symphonie no. 40 en sol mineur, de Mozart; Trois Nocturnes (Nuages, Fêtes, Sérénade), de Debussy; et Symphonie no. 1 en mi mineur, de Sibelius.

La commentatrice de ce programme sera Mlle Annette Doré, Mademoiselle Doré a fait des études approfondies en musique et elle était la personne toute désignée pour s'acquitter à merveille d'un tel travail.

Pour tous renseignements, prière de s'adresser par téléphone à MA. 5925.

"Beauté" au théâtre Arcade le 30 novembre

Ainsi que nous l'annonçons il y a quelques jours, c'est durant la semaine commençant le 30 novembre prochain, et non celle du 23, que sera présentée sur la scène du théâtre Arcade, la célèbre pièce en 3 actes de Jacques Deval, "Beauté", mettant en vedette les deux nouveaux artistes français, Dailo et Marie Marbeau qui viennent de se joindre à la troupe des Comédiens Associés pour la présente saison.

Aux côtés de Dailo et de Marie Marbeau le public retrouvera dans "Beauté" ses artistes favoris, Antoinette Giroux, Jacques Cachelain, Pierre Durand, Jeanne Demers, et tous les artistes habitués de la troupe des Comédiens Associés, ce qui nous vaudra un spectacle de tout premier choix car le directeur artistique des Comédiens Associés, M. Henri Lefond, n'a rien négligé pour faire de la présentation de "Beauté", l'un des plus grands succès de la saison. Des décors neufs et d'un goût parfait et le régisseur, M. Emile Bouffard fait de son côté un effort considérable pour nous offrir un spectacle de grande classe et qu'il ne faudra manquer à aucun prix.

La vente des billets est déjà commencée et ceux qui désirent s'en procurer doivent le faire sans tarder s'ils ne veulent pas avoir un désappointement. Les personnes qui ont des billets pour la semaine du 23, peuvent s'en servir pour celle du 30.

Au M.R.T. Français

En obtenant les services de Clément Latour, pour interpréter un des personnages principaux de "Mademoiselle Josette, ma femme", comédie en quatre actes que le M.R.T. Français présentera les 21, 23, 24 en soirée et les 23 et 24 en matinée, les directeurs de cette troupe ont été favorisés. La clientèle fidèle du petit théâtre de la rue Saint-Denis se souvient quelle création, cet excellent comédien fit dans "La Fleur d'Orange", où il remporta un mémorable succès. Clément Latour a ajouté à une excellente distribution dont les vedettes seront Olive Thibault et Henri Poitras. Inutile de dire qu'avec ce trio, l'œuvre de Paul Gavault, et de Robert Charvat qui est déjà d'un comique raffiné et incessant, deviendra d'une gaieté folle. Mlle Olive Thibault trouve un rôle rêvé en cette petite Josette qui n'en fait qu'à sa tête, plonge son parain-mari dans les situations les plus inquiétantes pour finir par aimer celui qu'elle a toujours aimé et à qui elle s'est imposée pratiquement de force. En parain-époux involontaire, Henri Poitras pourra donner libre cours à toute sa fantaisie. Déjà, "Mademoiselle Josette, ma femme", s'annonce comme le spectacle le plus amusant que le M.R.T. Français ait présenté dans la salle Saint-Sulpice. Le reste de la distribution est fort. Elle comporte Mmes Madeleine Cardin, M.-Eve Lénard, Eugénie Vertel, Muriel Guilbault, Yvette Brind'Amour, MM. J.-Léo Gagnon, René Sarrazin, Jean-Claude, Denis Drouin, G. Paquette, C. Philippe et René Chaput. Pour Informations et locations: "Le M.R.T. Français", salle Saint-Sulpice, rue Saint-Denis, Marquette 3937.

Hector Dansereau est né à Verchères. D'abord sa mère, puis Mme McNamara et enfin Walter Hungerford furent ses professeurs jusqu'en 1914 alors qu'il gagna le prix d'Europe. Ses maîtres en Europe furent Charles-Marie Widor, Joseph-Edouard Riester et Isidor Philipp.

Jean de Reszke, attiré par le talent musical du jeune artiste, adopta Hector Dansereau comme son fils et c'est en 1925, date de la mort de Reszke que la veuve du grand chanteur demanda à Hector Dansereau de porter dorénavant le nom de Jean. Ce qu'il fit.

A New York, Philadelphie, Boston, Los Angeles autant qu'à Paris, Londres, Berlin, La Haye, le public et la

À TRAVERS L'ACTUALITÉ MONDIALE

avec
Jean Le BRET

A propos de la Canalisation du Saint-Laurent

Le fleuve Saint-Laurent tombe de 224 pieds en 1,200 milles de trajet du lac Ontario à l'Atlantique. C'est la rivière la plus égale du continent; il n'y a que peu de différence entre les niveaux minimum et maximum de ses eaux, ce qui est un facteur de première importance dans le développement de leur force motrice.

Le Saint-Laurent est aussi la plus considérable source d'énergie hydroélectrique de tout le continent Nord-Américain. La plus grande partie du fleuve est située au Canada, mais les États-Unis partagent la possession de la section turbutante des rapides internationaux, entre Ogdensburg et Massena (N.Y.). Au cours de ces 49 milles, la rivière tombe de 92 pieds, et ici l'électricité pourrait être développée à moins d'un dixième de cent par kilowatt-heure, une petite fraction du coût de la force motrice produite par la vapeur.

Les nécessités de la défense américaine ont récemment remis sur le tapis la question de la canalisation et de l'aménagement du Saint-Laurent, si discutée depuis une vingtaine d'années. En voici un nouvel aspect, que présente "The Nation", l'hebdomadaire d'opinions libérales de New York.

La guerre moderne dépend pour une large part des industries électro-chimiques et électro-métallurgiques, qui dépendent à leur tour de l'énergie électrique. Dans l'Etat de New York, à proximité des sources de force motrice hydroélectrique du Saint-Laurent, se trouvent les matières premières indispensables à quelques-unes des plus importantes de ces industries: quatre milliards de tonnes d'hématite et de magnétite, dont un billion de tonnes au moins comptent parmi les plus riches et les plus purs minerais de fer du monde; des milliards de tonnes de pyrites pour la fabrication de l'acide sulfurique; les plus vastes et les meilleurs gisements de sel du pays, assurant des quantités illimitées de sodium et de chlorure; d'excellents dépôts de graphite et de zinc. D'autres matières premières nécessaires à l'industrie de guerre pourraient être facilement et à bon compte amenées par les Grands Lacs et le Saint-Laurent canalisés. Le harnachement des rapides internationaux pour la production d'électricité y établirait aussi la commodité de la navigation. Ainsi les projets d'équipement et de canalisation sont connexes, et les deux combinés représenteraient une puissante contribution à la défense américaine et au développement industriel.

La discussion de l'aménagement du Saint-Laurent a été depuis plus d'une génération une lutte entre les peuples des États-Unis et du Canada d'une part, et l'énorme puissance politique et économique de l'"Aluminum Company of America" d'autre part.

Le prix du courant électrique est un élément majeur du prix de l'aluminium; le maintien de l'un est essentiel au maintien de l'autre. L'aluminium est devenu l'un des métaux de base de l'industrie et de la guerre modernes; le monopole géant qu'en possèdent Mellon et associés s'étend des deux côtés de la frontière, non seulement au dessus du Saint-Laurent mais aussi de ses tributaires, le Saint-Maurice et le Saguenay, et jusqu'au Niagara, à l'autre bout du lac Ontario. L'"Aluminum Co. of America" a exercé un véritable veto sur tout projet de développement hydroélectrique dans cette vaste région. Là où l'"Aluminum Co." trouvait son avantage, la force motrice était produite. Et "the New York power Authority" ajoutait clairement il n'y a pas longtemps: "Quand la menace d'un développement public faisait naître la possibilité d'une concurrence pour ses monopoles de courant électrique et d'aluminium, le développement était bloqué". Telle est la puissance des millions des Mellon.

M. Roosevelt a rouvert la lutte en allouant un million de dollars, des fonds de défense votés par le Congrès, pour payer le coût d'une étude préliminaire du problème par des ingénieurs spécialisés. Et les intérêts Mellon, flanqués de leurs alliés du Niagara-Hudson (Intérêts Morgan), ont aussitôt lancé une autre campagne de propagande contre le développement du Saint-Laurent. L'"Aluminum Co." veut conserver ses profits et son monopole, même si la défense du pays doit en pâtir. Les intérêts charbonniers sont mobilisés, parce qu'ils ont peur d'une force motrice bon marché; les intérêts maritimes du port de New York sont mobilisés par ce qu'ils redoutent le canal. On dit aux compagnies de chemins de fer et à leurs employés qu'ils souffriront de la concurrence du canal. On dit aux manufacturiers américains et aux armateurs qu'ils souffriront de la concurrence étrangère. Tous les anciens arguments sont ressortis, tous ceux qui furent usés par les routes à péages contre les canaux, par les canaux contre les chemins de fer, ressortis pour essayer de convaincre le peuple américain qu'il souffrirait des prix plus bas de transport, d'énergie électrique et de production industrielle.

C'est toujours l'éternelle question de l'égoïsme intérêt privé contre l'intérêt général.

Et après avoir annoncé qu'il y aura lieu de revenir sur la question, "The Nation" conclut: Aujourd'hui le problème que nous posent les besoins impérieux de la Défense, ce n'est plus celui d'une force motrice meilleur marché, mais bien celui d'une force motrice suffisante. L'énergie électrique du Saint-Laurent va être absolument nécessaire. L'"Aluminum Co. of America" et ses alliés vou-

draient contrôler cette nécessité, imposer un prix élevé sur son usage. Le Congrès, qui devra bientôt discuter la question, devra décider s'il est plus important de défendre les intérêts de l'"Aluminum Co." que ceux des États-Unis.

Canada

Les débats au Parlement fédéral à Ottawa ont donné lieu à d'intéressantes communications du Gouvernement.

L'hon. James Gardiner, ministre des Services de Guerre et de l'Agriculture, qui est revenu d'Angleterre où il a discuté avec Londres des affaires de son Département, a exposé les résultats de ses pourparlers. Le Royaume-Uni achètera cette année au Canada pour 70 millions de dollars environ de bœufs. Les achats de fromage s'élèveront à 112 millions de livres à 14,4 cents, et ceux de lait condensé à plus de quatre millions de dollars. Tous ces chiffres sont en notable augmentation sur ceux de l'an dernier. Aucun accord définitif n'a encore été conclu pour le blé, mais les perspectives d'exportation de grain en Grande-Bretagne pour les cinq années à venir sont si favorables qu'il n'y aurait peut-être plus lieu de considérer une réduction des emblavures.

"Ayant été témoin du bombardement des îles britanniques", dit M. Gardiner, "je ne resterais pas une minute dans un gouvernement canadien qui chercherait à vendre ailleurs les produits de la ferme, sans que la préférence absolue du marché britannique ne soit satisfaite, et la rigueur du blocus contre l'ennemi absolument assurée".

Le Colonel Ralston, ministre de la Défense, révèle que le Comité de guerre du Cabinet étudie depuis quelque temps la prolongation de 30 jours à quatre mois de la période d'entraînement militaire obligatoire prévue par la loi de mobilisation. On essaiera probablement ce système après que le Ministre en aura conféré le mois prochain en Angleterre avec le gouvernement de Londres et les autorités militaires. Il y aura en tout cas encore au moins deux périodes de trente jours avant tout changement possible, et on tiendra soigneusement compte des des besoins primordiaux de l'industrie de guerre.

Le Major Power, ministre de l'Air, dans son rapport sur les développements du plan d'entraînement des aviateurs de l'Empire, constate qu'on est bien en avance sur les prévisions les plus optimistes.

Au Sénat, M. William Duff, de Nouvelle-Ecosse, proposa au Gouvernement d'entrer en négociations avec l'administration de Terre-Neuve pour étudier la possibilité d'inclure cette colonie britannique américaine dans la Confédération canadienne. Le moment lui paraît favorable pour reprendre dans l'intérêt général la discussion de cette question avec quelque chance de succès.

On se rappellera que c'est une suggestion que nous avions faite dans ces colonnes voici quelques semaines.

Les Premiers Ministres de toutes les Provinces du Canada ont fait parvenir au Gouvernement fédéral leur acceptation d'assister à la Conférence interprovinciale qui se tiendra à Ottawa en janvier prochain, pour étudier les dispositions du rapport Sirois qui pourraient avantageusement être appliquées de suite.

Le Département des affaires extérieures d'Ottawa étudie actuellement l'établissement de légations canadiennes au Brésil et en Argentine, pour resserrer les relations de notre pays avec l'Amérique Latine et y favoriser le développement des échanges commerciaux.

La force totale de l'Armée active du Canada était en juillet dernier de 133.573 officiers et hommes. Le 6 novembre, elle avait atteint le chiffre de 167.417. A cette date il y avait 115.324 hommes en service actif au Canada et 52.393 officiers et hommes en service actif outre-mer.

Treize marins canadiens servaient à bord du "Jarvis-Bay", navire marchand armé qui, malgré l'infériorité de son armement, engagea héroïquement, voici deux semaines, un corsaire ennemi en plein Atlantique, pour sauver la plupart des vaisseaux du convoi. Ils manquent à l'appel.

Educations ambulantes

Dans les vastes territoires du Nord et de l'Ouest de l'Ontario vit une population éparsée et polyglotte, Canadiens français, Polonais, Roumains, Finlandais, Indiens, Allemands, etc. Il y a 20 ans encore, les enfants n'y recevaient pratiquement aucune éducation; les trappeurs, bûcherons ou fermiers y sont trop clairsemés pour y établir des écoles, trop pauvres pour faire instruire leurs enfants dans les villes ou villages du Sud.

Pour parer à ces inconvénients, le Dr James B. MacDougall, assistant chef inspecteur du Département ontarien de l'Éducation, eut une excellente idée. En 1926, il obtint du Département de tenter l'expérience d'écoles ambulantes, avec des wagons de chemins de fer équipés de salles de classe et parcourant les hameaux isolés à intervalles réguliers.

Pour commencer, C.N.R. et C.P.R. offrirent chacun un wagon, qu'ils consentaient à remorquer gratis de station en station.

Le Dr. MacDougall vient de présenter son rapport sur le succès de l'entreprise. L'Ontario a maintenant sept wagons-écoles qui parcourent 800 milles à travers la province de North Bay à Port Arthur, et jusqu'à 250 milles au nord de Timmins.

Ces commentaires sur les grands événements de la semaine ont été rédigés tout spécialement pour les lecteurs du JOUR d'après les meilleures sources d'informations canadiennes et américaines.

Protégés du froid, pourvus d'un mois de provisions en cas de besoin urgent (on n'y eut encore jamais recours), les wagons-écoles sont équipés de tableaux noirs, de cartes, livres et pupitres pour vingt élèves.

Les instituteurs sont des hommes, payés environ 1800 dollars par an et logés confortablement dans les wagons. A chaque arrêt, l'école est laissée sur une voie de garage, et le professeur y fait son cours pour une semaine. Avant de continuer son voyage, il laisse à ses élèves assez de devoirs à faire et de leçons à apprendre pour les occuper jusqu'au retour de l'école, six semaines plus tard.

De cette manière, environ 300 élèves de tous âges (quelques-uns ont trente ans), reçoivent annuellement l'instruction primaire, depuis les éléments du début jusqu'au programme de neuvième année. Le soir, les pédagogues ambulants donnent aux parents des cours pratiques d'anglais, d'hygiène, de charpente et de construction facile.

Cette année ils ont été chargés d'une mission supplémentaire: la vente des certificats d'épargne de guerre.

Le succès de l'école sur rails a été si considérable, ajoute le Dr MacDougall, que Terre-Neuve et Québec l'ont adoptée et que le Manitoba va en faire l'essai. Une grande part de ce succès revient, dit-il, au zèle des écoliers; ils s'appliquent plus et apprennent plus vite que les enfants des villes.

Etats-Unis

Deux congrès ouvriers cette semaine. Celui du C.I.O. à Atlantic City. Celui de l'A.F.L. à la Nouvelle-Orléans.

A Atlantic City, le président John L. Lewis du C.I.O., qui avait imprudemment associé son sort à celui du candidat présidentiel battu, déclare qu'il s'en tient à sa promesse et va résigner ses fonctions. C'est probablement le vice-président, Ph. Murray, qui lui succédera.

A la Nouvelle-Orléans, l'A.F.L., présidée par William Green, a reçu un message de M. Roosevelt qui insiste sur l'union nécessaire de tous les groupements ouvriers, pour collaborer à la défense du pays et à l'industrie de guerre.

L'A.F.L. se déclare prête pour sa part à envisager avec toute la bonne volonté possible un rapprochement avec les factions dissidentes. Le C.I.O. ne paraît pas montrer des dispositions aussi conciliantes. Toute la question est de savoir en quel sens s'exercera l'influence de M. Murray.

On sait la différence essentielle qui sépare ces deux grandes organisations de travailleurs. Les syndicats de l'A.F.L. groupent les ouvriers d'une même entreprise, en quelque qualité qu'ils y participent. L'A.F.L. est plus professionnelle, le C.I.O. plus politique.

Il faudra des concessions réciproques entre les deux doctrines pour amener une fusion, ou au moins une coopération qui ne doit pas être impossible, et que les circonstances rendent plus désirable que jamais.

Une certaine friction s'est développée la semaine dernière entre les États-Unis et l'Espagne.

Le Département d'Etat de Washington a fait à Madrid des représentations sur la récente saisie par l'Espagne du contrôle complet de la zone internationale de Tanger. Ce territoire et le port de Tanger à la pointe nord du Maroc commandent les approches du détroit de Gibraltar par l'Atlantique.

Les États-Unis étaient partie à l'Acte d'Algésiras de 1906 qui stabilisait l'administration de la zone contestée de Tanger et y assurait des droits de libre navigation et de commerce aux participants.

A Madrid la protestation américaine est plutôt interprétée comme une déclaration de l'intérêt qu'attache Washington à toute initiative espagnole qui aiderait les puissances de l'Axe à s'emparer de Gibraltar.

D'autre part le gouvernement de Franco a notifié les correspondants américains à Madrid qu'il leur serait désormais interdit d'expédier toutes dépêches à leurs journaux, en représailles du refus par les États-Unis d'accorder les visas nécessaires aux journalistes espagnols.

Un plébiscite a été tenu aux îles Hawaï sur la question de l'admission dans l'Union. Sur une population de 423.000 habitants, 80.000 environ avaient droit de vote, et 68 pour cent d'entre eux demandèrent que le territoire d'Hawaï soit élevé au rang d'Etat.

En dépit de cette majorité, il est douteux qu'Hawaï voit se réaliser son désir dans un avenir prochain, en raison de la crise présente dans le Pacifique. La parole est maintenant au Congrès qui doit autoriser la préparation d'un projet de constitution, puis approuver cette constitution et enfin se prononcer sur l'admission. Ce n'est qu'ensuite que le Président pourrait signer l'acte qui ferait d'Hawaï le 49ème état de l'Union.

Mais tout porte à croire que le Congrès considérera sérieusement deux aspects de la question.

D'abord les états-majors de l'Armée et de la Marine s'opposent au projet parce que l'indépendance d'Hawaï à titre d'Etat compliquerait l'organisation de la Défense dans le Pacifique et pourrait affaiblir l'importance des îles comme forteresse et arsenal.

Ensuite, les îles Hawaï comptent 158.000 habitants de descendance nipponne, qui pourraient exercer dans l'administration une influence pro-japonaise, ou même arriver à former un parti politique assez puissant pour contrôler la balance du pouvoir et menacer l'intérêt général de la fédération américaine.

Tous les blancs qui ont voté non au plébiscite, une minorité importante et agissante, estiment qu'en raison des circonstances l'autorité doit encore rester à Washington.

Les résultats de l'élection présidentielle ont montré le désaccord entre la grande presse américaine et l'opinion publique. C'est là un symptôme grave qui fait l'objet de discussions chez nos voisins. Nous y reviendrons.

Grande-Bretagne

L'assaut aérien boche contre l'Angleterre change encore de caractère. Tandis que Londres jouit d'un répit relatif, l'ennemi lance des attaques massives, furieuses et prolongées sur d'autres cités et tout particulièrement sur les grandes villes des Midlands. C'est ainsi que la semaine dernière Coventry fut sauvagement détruite sous un terrible bombardement qui fit mille victimes dont plus de 300 tuées. Cette semaine ce fut le tour de Birmingham.

La ronde infernale est menée par des centaines et des centaines d'avions à la fois, qui reviennent à la charge pendant toute la nuit, en vagues successives, sans répit. Les bombes explosives et incendiaires tombent partout, sans discrimination. Il apparaît même que les districts industriels sont moins atteints que les quartiers résidentiels ou commerciaux, comme si les Boches voulaient détruire pour le plaisir de détruire, tuer pour le plaisir de tuer.

Il était particulièrement difficile à la D.C.A. d'opposer un obstacle sérieux ou une défense efficace. L'ennemi prenait avantage du temps sans nuages et de la nuit transparente. La lune éclairait les cibles. Par contre, les bombardiers volaient haut dans l'ombre, hors de portée des projecteurs, à différentes altitudes et dans toutes les directions, pour dérouter le tir des canons.

La ruine de tant de monuments d'art et d'histoire, l'abominable massacre des civils, femmes et enfants, dont l'Allemagne prend froidement et délibérément l'initiative, restera à jamais la honte de son peuple et de son atroce régime.

A Londres, la Luftwaffe, qui continue à ne pouvoir ébranler le moral ou les nerfs des Britanniques admirables de sang-froid et de courage, a réussi seulement à faire démentir le Parlement. La Chambre des Communes, qui depuis le 13ème siècle siégeait au bord de la Tamise, se réunit par précaution à un autre endroit, non déterminé; la salle des délibérations a été aménagée pour ne pas trop troubler les habitudes des députés. Le monument gothique du Parlement, qui vient d'être évacué, datait de cent ans; avec ses trois tours, il s'étendait sur près de mille pieds le long du fleuve et présentait une cible trop facile aux raiders. Il avait reçu son baptême du feu il y a plus d'un mois, quand une bombe creva ses vitraux et pla l'épée de Richard Cœur de Lion.

Pendant les deux dernières semaines, ce sont les quartiers du "fashionable West End" qui furent les plus touchés à Londres. James Minifie, du NEW YORK HERALD TRIBUNE, écrit à ce sujet: "Si les Allemands avaient continué de concentrer leurs bombardements sur les quartiers pauvres de l'Est de la ville, ils auraient pu créer un conflit de classes. Ils ont maintenant, au contraire, mieux unis que jamais tous les Londoniens sans distinction".

La fameuse Tour de Londres, bâtie au XIème siècle par Guillaume le Conquérant, a aussi été frappée d'un coup direct, écrasant la muraille épaisse de huit pieds du bastion Nord.

La R.A.F., inlassablement, poursuit ses ripostes systématiques. Elle a encore bombardé le port de Hambourg, frappé le paquebot "Europa" à son quai de Brême, attaqué les usines d'avions Fokker à Amsterdam, intensifié ses assauts destructeurs sur les raffineries de pétrole de Gelsenkirchen, les usines d'essence synthétique de Leuna et les établissements Krupp à Essen qui fabriquent des armements et des munitions.

L'amiral en retraite W. V. Pratt de la Marine américaine écrit dans NEWS WEEK de New York:

"Dans la dernière guerre c'est le danger maritime qui menaçait le plus la Grande-Bretagne. Dans cette guerre c'est encore la même chose, mais le danger est plus grand. Aujourd'hui, les États-Unis d'Amérique sont le seul pays au monde qui puisse donner à l'Angleterre ce qui lui est indispensable de suite: des avions, des destroyers, des cargos."

France

Il était question la semaine dernière qu'un règlement final des conditions de paix entre la France et l'Axe devrait encore attendre jusqu'à ce que la situation coloniale devienne plus claire; elle était compliquée encore par les progrès du mouvement de Gaule des Français libres

Allemagne

Berlin voit rouge

Pour la première fois de sa vie, le camarade Molotoff, Premier Ministre et Commissaire aux Affaires étrangères des Soviets, est sorti de Russie. Il est allé à Berlin, comme une sorte de Ninotchka en pantalons. Mais Berlin n'est pas Paris, et il n'est pas probable que personne ait pu y faire rire ce petit homme solennel et maussade, au regard terne derrière la pince-nez, au front proéminent et à la bouche mince.

Molotoff fut salué à Dantzig par les bombes britanniques et accessoirement par Ribbentrop. Tout le ban et l'arrière-ban nazi l'attendait sur le quai de la gare à Berlin, dans la grande tenue des portiers chamarrés des boîtes de nuit. On voit d'ici la première étreinte de "Charlie" Hitler et de "Ninotchka" Molotoff, et les souhaits de bienvenue échangés dans un langage mutuellement inintelligible. Au palais de la Chancellerie, suprême ironie, flottait l'étendard rouge avec le symbole communiste du marteau et de la faucille. Oh, mein Kampf, mein Kampf, où est-ce? Ton auteur manque-t-il à ce point du sens du ridicule que d'aller parader sans rire ou sans honte à l'ombre de l'emblème qu'il a traîné dans la boue?

Il n'est pas inutile de rappeler que Adolf écrivit dans "Mein Kampf" ce qui suit:

"Nous ne devons jamais oublier que les maîtres actuels de la Russie sont des criminels de droit commun, tout dégoulinants de sang, qu'ils sont l'écume de l'humanité. Nous ne devons pas oublier qu'ils appartiennent à une nation qui combine à un degré rare l'horreur bestiale et un talent inconcevable à mentir... On ne fait pas de traité avec des gens qui n'ont en vue que la destruction de leur partenaire".

Et ce sont là propos d'expert en crime et en duplicité.

Comment maintenant ne pas frémir de dégoût à voir Adolf, ce fantôme renégat, tourner casaque, plus ou moins sincèrement d'ailleurs, et mettre sa droite dans celle du camarade qu'il a vilipendé?

Hitler arrivait, lui, de Munich, où dans sa cave de brasserie il avait été aussi salué de bombes britanniques, au point d'empêcher la diffusion d'un discours où il niait toutes tentatives de paix, rejetait tout compromis et réaffirmait son intention d'abattre la Grande-Bretagne.

Dans cette atmosphère de victoire encore à gagner, les deux tricheurs s'assurent au tapis vert. Et la conférence commença; durant deux jours, les séances furent longues; il faut en rejeter la faute sur la lenteur des interprètes, et aussi sur ces empêcheurs de danser en rond qui sont décidément ces pilotes de la R.A.F. Ils vinrent encore troubler la fête d'un feu d'artifice à leur façon, et chasser dans les sous-sols les augustes augures du monde nouveau.

La conférence

Comme elle fut secrète, à la manière habituelle des dictateurs, on ne peut qu'essayer d'imaginer le maquignonnage. Mais, en raisonnant la situation, il est toujours possible d'en conjecturer les résultats.

En août 1939 l'Allemagne avait besoin de la complaisance soviétique et la Russie, facteur encore inconnu, était en posture de faire payer cher sa neutralité. C'est Ribbentrop qui fut à Moscou. Cette fois, Hitler ne demande plus, il propose, et c'est Molotoff qui vient à Berlin. Le changement est symptomatique du déclin relatif de la puissance russe vis-à-vis de l'Allemagne depuis quinze mois. En dépit des gains territoriaux et stratégiques qu'ont obtenus les Soviets, ils sont beaucoup moins cap-

LA FORCE PHYSIQUE DANS LE VIEUX QUÉBEC



GRENON... L'HERCULE DU NORD

Grenon, de Baie Saint-Paul — "l'Hercule du Nord" — était connu partout pour les manifestations de sa force prodigieuse à l'époque où Français et Anglais luttaient pour la possession du Canada. Un jour que son cheval ne pouvait tirer un voyage de foire dans une côte escarpée, il détela le cheval et tira lui-même la charge. Une autre fois, attaqué par un ours en se rendant à l'église, Grenon chargea l'ours sur ses épaules et l'emporta à l'église, malgré la lutte et les coups de griffe de la bête. Une autre fois encore, il souleva une pierre de six pieds de longueur, de dix-huit pouces de largeur et de huit pouces d'épaisseur et, sans aide, l'installa dans un manteau de cheminée.

Même dans le bon vieux temps — comme aujourd'hui — le gin de Kuyper était le grand favori.

10 ONCES \$1.05 26 ONCES \$2.40 40 ONCES \$3.45

Distribué et emballé en Canada sous le surveillance directe de John de Kuyper & Son, Distillateurs, Rotterdam, Hollande.

GIN de KUYPER
MAISON FONDÉE EN 1695

À TRAVERS L'ACTUALITÉ MONDIALE

avec
Jean Le BRET

bles de résister aux menaces nazies qu'ils étaient au début de la guerre. Il n'y a plus en effet de front Ouest, et, si Hitler voulait frapper en Ukraine, il pourrait laisser une garnison en France et aux Pays-Bas et lancer son armée sur le front oriental. S'il le faisait, on a toutes les raisons de croire que ses "Panzerdivisions" envahiraient rapidement une large tranche des riches plaines russes. Hitler estime pouvoir démolir l'armée rouge avant que l'Angleterre ait pu organiser une offensive à l'Ouest ; c'est son atout, et Staline le sait bien.

Mais les Soviétiques peuvent être encore nuisibles, sinon dangereux. Adolf préférerait sans doute en finir avec la Grande-Bretagne avant de tomber sur la Russie ; c'est sa tactique que d'attaquer ses ennemis l'un après l'autre. On peut donc penser que les propositions allemandes ont été présentées au Kremlin avec le miel de l'amitié, qu'Hitler a doré la pillule. Et il n'est pas très difficile de deviner la nature de ces propositions.

Tout d'abord, pour rendre effectif le pacte tripartite, Herr Hitler veut un traité de non-agression entre Russie et Japon, afin que les Japonais puissent se tourner vers les Indes Néerlandaises, menacer dans le dos l'Empire Britannique et tenir les États-Unis occupés dans le Pacifique. Le Japon serait d'accord à condition que la pression allemande sur Moscou maintienne dans des limites raisonnables le prix de l'acquiescement russe.

En second lieu, Adolf veut obtenir l'assistance des Soviétiques pour se frayer un chemin par les Dardanelles. La Turquie a adopté une attitude ferme en face des empiétements de l'Axe dans les Balkans ; elle a maintenu l'alliance britannique et, si elle n'a pas encore aidé la Grèce, son armée n'en est pas moins prête à empêcher une intervention de la Bulgarie. Pire encore, elle bloque la route d'Asie Mineure, la seule par laquelle la machine militaire allemande peut tourner de flanc la puissance maritime anglaise. En adoptant cette attitude, la Turquie comptait que la Russie soviétique, aussi intéressée à la liberté des Dardanelles, donnerait son appui tacite, sinon effectif. Ce qu'il faut à Herr Hitler c'est donc une pression russe pour forcer les Turcs à venir à la composition. En échange, l'aimable Adolf offrirait aux Soviétiques l'Iran, l'Afghanistan et même les Indes. Ce cadeau, aux dépens de tiers, ne lui coûterait vraiment pas cher, et aurait encore l'avantage de procurer de nouveaux soucis aux Britanniques, qui n'en manquent pas.

Evidemment des propositions de ce genre ne sont pas faciles à avaler, même pour un gosier russe. La position stratégique des Soviétiques en face de l'Allemagne serait sérieusement compromise. Il est donc bien possible que Molotov cherche à gagner du temps, surtout maintenant que le désastreux tremblement de terre en Roumanie a dû apporter quelques complications aux préparatifs nazis.

En tout cas, Molotov est parti, il est tenté chez lui, sans commentaires. Et Adolf s'est retiré à Berchtesgaden. Il y reçoit maintenant le beau-frère et le gendre, Hitler et Goebbels, ministres des Affaires étrangères d'Espagne et d'Italie. Autres conférences. S'agit-il encore d'une attaque sur Gibraltar par l'Espagne, ou continué à s'infiltrer des "touristes" boches ? Et, pour faire un coup double contre l'Angleterre, s'agit-il d'une opération simultanée dans les Balkans, où Mussolini le "Pövre" aurait tant besoin d'aide pour venir à bout des méchants Grecs ? Ou bien s'agit-il encore tout simplement de l'organisation de l'Europe nouvelle, que Herr Hitler veut opposer à la défense américaine ?

Puis le Roi Boris de Bulgarie est allé à son tour rendre hommage à son suzerain fuhrerr et prendre ses instructions. Il a dû vite comprendre, parce qu'il n'est pas resté longtemps.

Et enfin on annonce pour la fin de semaine une re-re-conférence. Cette fois, c'est Antonescu, le dictateur roumain, qui ira de son petit voyage à Canossa, qui est maintenant en Allemagne.

En manière de conclusion
Ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque chose de changé en Naziland ? Hitler jusqu'ici agissait, il brandissait la foudre ; maintenant il tient le crachoir, il fait des tournées de conférences, il parle, il radote...

Cela ne doit pas être si commode, après tout, d'organiser l'ordre nouveau en Europe. Et boire à l'Europe nouvelle, que ce soit avec du champagne, de la bière ou de la camomille, ne résout pas le problème essentiel de l'Axe, qui est d'enfoncer les bases britanniques et la Marine Royale pour atteindre les mers libres du monde.

L'Axe grince dans ses coussinets. Manque d'huile, probablement. Il y a du flottement, de l'hésitation dans l'air ; du trouble quelque part ; de l'eau dans le gaz, comme disaient jadis les estimables concierges parisiens.

En mer
Le "Jervis Bay" était un vaisseau marchand de 14,000 tonnes, affecté jadis au transport des passagers et des marchandises entre l'Angleterre et l'Australie. Appelé par l'Amirauté au service de la flotte britannique, le "Jervis Bay" fut armé de bons canons de six pouces. Mais les tôles de sa coque étaient si minces qu'un petit obus explosif pouvait suffire à la rompre. Et cela le capitaine Fegan le savait bien, et son équipage aussi.

Le 5 novembre à l'aube, par mer calme, à mille milles des côtes, un convoi de 38 navires en file voguait vers les îles britanniques, sous la seule protection du croiseur auxiliaire "Jervis Bay".

Tout à coup un obus siffla à l'horizon et vint soulever une énorme gerbe d'eau à quelques encablures d'un des cargos du convoi. D'autres immédiatement suivirent en pluie, et la silhouette du corsaire apparut, à sept milles de distance. C'était celle d'un de ces cuirassés de poche allemands, rapides et bien protégés, à l'armement redoutable, de la classe du "Graf Spee" de pitoyable mémoire. Probablement l'"Amiral Scheer", ou peut-être le "Deutschland", rebaptisé "Lucknow". Comme le convoi menacé commençait à se disperser, l'assaillant pointa ses gros canons sur la plus large cible, le "Rangitiki" de 16,000 tonnes. Mais le "Jervis Bay" arrivait à toute vapeur et venait, intrépide, se camper devant le "Rangitiki". Puis, faisant feu de toutes ses pièces, il fonda sur l'ennemi, en dépit de la disproportion de ses forces.

Cette manœuvre hardie eut pour résultat attendu de concentrer le tir du corsaire boche sur le "Jervis Bay", qui dès les premiers coups prit feu. L'héroïque croiseur auxiliaire n'en continua pas moins à combattre vaillamment sous les ordres du capitaine Fegan, debout à la passerelle avec un bras coupé, jusqu'à ce qu'enfin il s'enfonça glorieusement dans les flots après avoir accompli son devoir. La bataille avait donné au convoi le temps de prendre le large, derrière l'abri de ses rixes de fumée.

Cinq navires seulement, victimes des coups du corsaire, manquèrent à l'appel. Trente-trois autres ont pu gagner les ports britanniques. En reconnaissance de sa bravoure, le capitaine Fegan reçut à titre posthume la croix Victoria. Fidèle à sa magnifique tradition d'héroïsme et de sacrifice, la Marine britannique vient d'ajouter une page épique à sa glorieuse histoire.

La propagande allemande prétend la démocratie décadente. On ne pouvait répondre plus fièrement à pareille insolence.

Mexique

Agissant d'après des renseignements fournis par le Département d'Etat de Washington, les autorités mexicaines ont intercepté à la frontière américaine le courrier destiné à la Légation Italienne de Mexico. Les cachets en furent rompus, en dépit de l'immunité diplomatique, et l'on trouva au fond du sac la coquette somme de deux millions de dollars en fonds américains.

D'où on peut conclure que le ministre italien à Mexico, comte Marchetti di Muriaglio, est le trésorier payeur général des colonnards de l'Axe. L'argent saisi fut remis. Mais toutes les Amériques ont reçu le mot d'ordre : il convient d'ouvrir l'œil sur les menées fascistes.

Venezuela

Le Venezuela est le seul pays de l'hémisphère occidental qui ne doive rien à personne ; il n'a de dette ni extérieure ni intérieure.

Depuis la mort il y a cinq ans de son jeune dictateur Gomez, sensuel et sanguinaire, le pays a joui d'une administration progressive. Le président, Lopez Contreiras, a donné à la nation un gouvernement décent, libéral et réformiste. Mais ses pouvoirs expirent en avril prochain et, d'après la constitution, il ne peut être réélu ; on n'imagine pas à Caracas qu'il puisse envisager le renouvellement de son mandat par des moyens illégaux et révolutionnaires.

Les élections qui viennent d'avoir lieu dans 13 des 20 États de la République ont donné une impressionnante majorité à la coalition connue sous le nom de "Bloc Bolivarien", qui favorise la politique du Président ; d'où le Venezuela peut espérer la continuation indéfinie de son ère présente de libéralisme politique. Ce n'est pas le peuple qui élit directement le Président, les conseils municipaux et les représentants des États choisissent au scrutin les membres des deux Chambres et ceux-ci désignent le Président.

Si la situation politique au Venezuela permet d'escompter un avenir paisible et brillant, par contre la crise mondiale créée par la guerre menace maintenant sa remarquable stabilité financière. A la base de la prospérité économique du pays est le pétrole ; depuis que les nappes d'huile ont commencé à y être exploitées en 1912, le Venezuela est monté au troisième rang des grands producteurs de pétrole du monde, après les États-Unis et la Russie. Les autres ressources de la nation, comme l'or, les diamants, le fer, en ont été négligées. Le Venezuela payait ses importations au moyen du revenu des douanes, et des taxes ou royalties perçues des compagnies pétrolières. Avant la guerre, environ 60% de l'huile était exportée en Europe. Aujourd'hui par la suite de la fermeture de ces marchés la production a dû être réduite de 25%, d'où une considérable diminution dans la rentrée des devises étrangères.

Des conférences officielles siègent à Caracas pour examiner la situation. D'aucuns favorisent l'expropriation des puits de pétrole. Pour enrayer ce mouvement, les grands producteurs, principalement la "Standard Oil of New Jersey" et la "Royal Dutch-Shell", s'efforcent d'amener au Venezuela d'autres entreprises industrielles ou affaires commerciales. Ainsi que d'autres Républiques sud-américaines, le Venezuela pourrait aussi à cet effet obtenir des crédits de l'"U.S. Export Import Bank". La nation apprend à ses dépens l'in-

convénient d'une économie basée sur un seul produit. Elle en est aujourd'hui menacée de passer du crédit au dédit du Grand-Livre.

Japon

Nous sommes au mois des chrysanthèmes. Les îles nippones en sont parées, presque aussi magiques qu'à la saison embaumée des cerisiers en fleurs. C'est le temps qu'a choisi l'empereur Hirohito pour célébrer le 2,600ème anniversaire du jour béni où son ancêtre Jimmu Tenno, arrière-petit-fils de la déesse du Soleil et de père inconnu, descendit au Japon pour gouverner la Terre.

Sa Majesté Impériale et Solaire invita les dignitaires de sa cour à admirer aux jardins du Palais la profusion multicolore et échevelée de ses chrysanthèmes minutieusement disposés en magnars paysans, tandis qu'à l'intérieur Elle s'absorbait en des rites millénaires et mystérieux. Et, pour couronner les cérémonies, Elle daigna se montrer à son peuple.

En face d'un pavillon classique, près du Palais, attendait une foule de 52,000 Japonais, méticuleusement triés sur le volet. Au moment convenu, précédé de l'étendard, Soleil flambant d'or sur champ de gueules, une Rolls-Royce cramoisie fit son apparition. L'Empereur et l'Impératrice, salués par le premier ministre, prince Konoyé, s'inclinèrent devant le peuple, en toute impériale humilité. Puis Konoyé saisit un microphone et invita toute l'assistance nipponne à crier avec lui "Hurrah", en japonais bien entendu. Enfin les 52,000 Nippons privilégiés s'inclinèrent à leur tour devant le pavillon, et tous les autres devant leur radio.

"Showa" en japonais veut dire : Paix radieuse ; c'est le nom qu'a choisi Hirohito comme symbole de son règne. Allez me dire après cela que les Nippons n'ont pas le sens de l'ironie !

Je ne sais pas si ces fêtes jubilaires ont fait réfléchir les Japonais pacifiques, s'il en est encore. Ils auraient pourtant ample matière à réflexion. L'Empire du Soleil levant est un composite de plusieurs facteurs : un archipel où 70 millions de gens se coudoient ou se marchent sur les pieds ; une condition misérable du peuple ; la troisième marine du monde ; une armée tapageuse et hantée d'ambitions ; une économie intérieure qui selon les règles admises aurait déjà dû s'écrouler ; deux allées totalitaires ; des conquêtes à digérer, Corée, Formose, Mandchourie ; une autre à avaler, l'Indo-Chine ; un ennemi entêté, la Chine ; et enfin pour l'avenir une politique d'expansion et un rêve de domination.

De tous ces éléments un seul semble parfait : le rêve.

Plus fascinés par le mirage du lendemain qu'enclins à considérer les dures réalités de l'heure présente, les leaders nippons poursuivent leur chemin tête baissée dans la voie où ils se sont engagés. Les conférences tenues récemment à Tokyo semblaient hypnotisées par la double ambition de mettre fin à la guerre de Chine et de pousser l'expansion vers le Sud. On en voit le résultat dans les faits.

En Chine, les Japonais ont considérablement raccourci leurs lignes et réduit leurs garnisons, insouciantes même de sauver la face, et au risque d'exposer leurs positions aux contre-attaques harcélantes des Chinois. C'est ainsi qu'après avoir brûlé et évacué Nanning ils ont opéré une retraite totale du Kwangsi et du Yunnan. Les Chinois assurent qu'en onze mois les Nippons ont perdu à Nanning 74,000 hommes par les effets des épidémies et du siège. Les Japonais prétendent que leur infiltration en Indo-Chine rend superflue leur occupation de la Chine du Sud.

Toutes les forces japonaises de cette région sont maintenant concentrées dans l'île de Hainan, tremplin d'où elles peuvent sauter à l'Est vers Hong-Kong, au Sud vers les Indes Néerlandaises, au Sud-Ouest vers la Cochinchine et Singapour.

La semaine dernière, le général Sumita, chef de la "mission militaire" japonaise en Indo-Chine, rendait visite au représentant du gouvernement de Vichy pour lui confier les graves appréhensions de Tokyo sur l'activité croissante des éléments antijaponais au Sud et jusqu'à Saigon, sur l'agitation des Français libres du groupe de Gaulle, des agents anglo-américains et des financiers israéliens.

Il n'y a que 650 milles marins de Saigon à Singapour. Voici dans la bergerie le loup sous la houppelande du berger.

Antarctique

Depuis que le capitaine Cook en 1772 en fit le tour à distance respectueuse, le continent antarctique, cinq millions de milles carrés d'une effroyable solitude de neiges et de glaces, le plus élevé, le plus tempétueux, le plus froid, le plus désolé des continents, a fait l'objet de persistantes revendications territoriales de la Grande-Bretagne, la Norvège, la France, l'Allemagne, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et l'Argentine. A pied, en train, en avion, au prix de tribulations inouïes, d'intrépides explorateurs y ont cherché la renommée, et planté leur pavillon national en quelque coin de l'immense étendue polaire.

Le Chili vient de trouver un moyen plus simple et plus commode de s'assurer une part du gigantesque gâteau glacé. Par un simple décret du Gouvernement, il s'en découpe une large portion. Il prétend ainsi à la souveraineté de tous territoires situés entre les 53ème et 90ème

degrés de longitude ouest. Ce quartier de tarte, dont la pointe serait au Pôle Sud, englobe la terre de Graham, celle de Charcot, les îles Alexandre et Adelaide ; il inclut aussi les bases de l'Amiral Byrd au Palmer Land, dont il se sert pour atteindre "Little America" plus à l'ouest sur la mer de Ross.

La nouvelle revendication chilienne est basée sur le principe de continuité géographique. Le Chili est le pays le plus proche du continent antarctique ; ce sont ses montagnes des Andes qui s'abaissent au détroit de Drake pour réapparaître plus au sud jusqu'au Pôle.

On ne voit pas bien quels pourraient être les avantages économiques de cette nouvelle colonie chilienne. Certains dépôts minéraux, notamment de charbon, ont été signalés en Antarctique ; mais aucun gisement exploitable commercialement n'a encore été reconnu. De possibles bases navales et aériennes à ce passage sud entre l'Atlantique et le Pacifique ne sont encore que projets en l'air. La principale et même seule ressource de la région est constituée par la pêche à la baleine, qui produit annuellement pour 15 millions de dollars d'huile et de graisse, et à laquelle d'ailleurs le Chili ne participe en aucune façon.

L'action du Chili complice encore le brouillamini des prétentions internationales. Sa revendication empiète sur les territoires explorés à l'Ouest par les expéditions américaines, et à l'Est sur ceux où la Grande-Bretagne a établi en 1908 les dépendances des îles Falkland, entre les 20ème et 80ème méridiens ; l'Argentine aussi d'ailleurs réclame sa souveraineté entre les 20ème et 68ème méridiens. Seule l'Argentine y a un établissement permanent, un observatoire météorologique aux îles Orkney.

Quand en 1911 le capitaine Amundsen atteignit le bout du monde, il y marqua pour la Norvège autour du Pôle Sud un disque de 110 milles de rayon. C'est maintenant sur le continent antarctique que le traître nazifiant Quisling, fuhrer de Norvège, cherche son espace vital ; il n'y sera pas très confortable. Et va-t-il s'y heurter au Chili, dernier venu des compétiteurs ?

Les États-Unis n'ont jamais pris officiellement aucune action sur les territoires reconnus par leurs explorateurs, Palmer, Byrd, Ellsworth, dont les expéditions ont toujours été tenues pour scientifiques, et non politiques. Le Gouvernement de Washington ne reconnaît d'ailleurs aucune revendication étrangère sur les territoires antarctiques. Cette décision formulée en 1924 par Ch. E. Hughes, alors secrétaire d'Etat, est toujours en vigueur ; elle spécifie qu'un établissement permanent de colonisation, et non pas une simple découverte, est nécessaire pour créer des droits de souveraineté.

Italie

Le discours de Mussolini la semaine dernière était tellement insignifiant que j'allais oublier de le mentionner. Rage furieuse d'impuissance et de rotundités de Tartarin, on n'y peut trouver rien d'autre. Depuis qu'il était parti en guerre, Il Duce vieillissait avec accoutumée de se taire ; il aurait mieux fait de continuer. Je me demande s'il arrive encore à convaincre ceux qui l'écoutent par ordre, au pied du balcon.

Au surplus, discours ou pas discours, l'armée italienne, fidèle à la tradition de Caporetto et de Guadalajara, s'est fait battre par les Grecs et a repassé la frontière d'Albanie ; et la marine fasciste s'est laissée porter un rude coup dans la rade de Tarente par les avions de la flotte britannique.

Hitler, qui va être obligé d'aller à la rescousse, doit se rappeler le mot de sir Neville Henderson : "C'est bien votre tour d'avoir les Italiens pour alliés".

Tout en s'en réjouissant, il serait évidemment imprudent d'attribuer une importance exagérée à ces retentissants échecs italiens. Mais il est possible d'en tirer quelques conclusions quant aux conséquences immédiates.

D'abord les Italiens doivent avoir perdu l'espoir d'en finir avec la conquête de la Grèce en quelques semaines. Avant que le général Soddù puisse reprendre l'offensive, il lui faudra réorganiser ses forces, et pendant ce temps l'hiver sera venu renforcer la défense des positions en montagne. Et dans les îles ensoleillées de la mer Egée, les Anglais auront eu le temps de procéder à l'établissement de leurs bases navales et aériennes, d'où ils lancent déjà des raids dévastateurs sur les côtes italiennes et albanaises.

De plus, la vigoureuse résistance de la Grèce aura pour effet de stimuler le moral de la Turquie, de la Yougoslavie et des autres pays menacés.

Sans prétendre deviner ce qu'Hitler pense au fond de la mésaventure de son partenaire, qui a voulu probablement faire pendant à la brillante occupation de la Roumanie, on peut se demander s'il n'espère pas secrètement que Mussolini n'en soit réduit à l'appeler au secours. Nul doute qu'il ne lui fasse alors payer cher le prix de son assistance.

L'opinion des autres

GOUT DE BARBARE
Si fortement s'élèvent tous les instincts du Prussien contre la liberté, qu'il opprimerait les sujets d'une autre nation plutôt que de supporter l'idée que quelqu'un soit privé des avantages de l'oppression. — G. K. Chesterton.

SOYONS FIERS
"Le Canada a raison d'être fier de la façon dont les soldats-citoyens acceptent la tâche de faire de l'Armée canadienne une force puissamment agressive et pleine de ressources." — Hon J. L. Ralston.

Echos

Robert Wagner, le gauleiter chargé par Hitler de nazifier l'Alsace, a défendu à ses administrés de porter le béret, qui représente pour lui le signe de l'"Infection latine".

Alors, à Barr, en Alsace, des ouvriers apparurent à l'usine en chapeaux hauts de forme, solennels gibus à huit reflets empruntés pour la circonstance aux entrepreneurs de pompes funèbres du voisinage.

Vainqueur dans un combat pugilistique à Paris, Anglemann, poids mouche démolé, reçut pour prix de son triomphe la somme de cent francs (moins de deux dollars), 50 litres de vin, un bouquet de violettes et un sac de pommes de terre.

Il y a déjà toute une collection de candidats à la Mairie de Montréal. Je ne sais pas s'il en restera beaucoup si le salaire, encore attaché à ces fonctions, était moins alléchant.

M. Kennedy, ambassadeur américain à la Cour de Saint-James, a donné au BOSTON GLOBE une interview qui, dit-il, n'était pas destinée à la publication. Dans ce cas il eut mieux valu ne pas la donner.

Je sais bien que propos vagues et filandres constituent l'art de la conversation diplomatique ; il y faut peser ses termes pour qu'ils ne prêtent point à fausse interprétation. Pour ne pas s'exposer à en voir déaturer le sens, il est encore plus prudent de se taire, quand on le peut.

Trop parler nuit, surtout pour un ambassadeur.

Au port de Saint-Pierre, le vieil aviso français "Ville d'Ys", qui n'y fait rien, s'entête à rester au meilleur coin du quai, obstruant et compliquant le déchargement des cargos.

Le prestige (1) de Vichy passe avant le ravitaillement de la population.

L'institution vénérable des Chevaliers de Colomb est bien utile pour fournir à ses membres l'alibi qui leur permet d'échapper le soir à l'accoutumance.

Elle serait encore plus utile si elle s'employait à faire comprendre à M. de Valera en Irlande qu'il risque la liberté du monde en s'obstinant à rester anti-britannique.

Un de nos lecteurs, qui fut longtemps instituteur avant d'être promu inspecteur d'écoles, est venu nous exposer toutes ses bonnes raisons d'être un partisan convaincu de la réforme de l'éducation.

Parmi les souvenirs de ses expériences personnelles, il citait cette petite anecdote :

Un marchand de bétail, qui ne parlait qu'anglais, vint un jour au village où notre ami enseignait. Il remarqua la bonne condition des moutons de Baptiste, et voulut entrer en pourparlers pour les acheter. Baptiste, qui n'entendait que le français, envoya son garçon quérir le maître d'école. Celui-ci servit d'interprète et le marché fut conclu.

Sans son intervention, Baptiste perdait une vente avantageuse. C'est un exemple entre mille.

Jean Le BRET

Le Journal d'un
membre de la
cinquième colonne

(Suite)

13 JANVIER

La session fédérale va présenter beaucoup d'intérêt cette année. On sait qu'il n'y a qu'une douzaine de députés qui ont été assez patriotes pour s'opposer à la participation, mais ils réussiront bien à faire entendre leurs voix parmi celles de la majorité à-plat-ventriste des autres. Que c'est rare de voir un homme, comme disait Diogène. Sur 245 députés, il n'en sont que douze, avec un couple de C.C.F. pour dire leur façon de penser. Ils avaient vu juste, eux autres, en disant il y a deux ans, que si on voyait des armements, ça nous mènerait à la guerre. Ça n'a pas manqué. J'enlève mon chapeau devant des prophètes de ce calibre là.

15 JANVIER

Tout le monde pensait, quand la guerre a été déclarée, que des armées se rencontreraient et qu'il se tuerait beaucoup de soldats. Au lieu de cela, les Français et les Anglais disent aux Allemands : "Assayez donc de traverser la ligne Maginot, pour voir", et les Allemands répondent : "On vous attend à la ligne Sigfried".

De sorte que les journaux sont pleins d'histoires de bombardements de papier. En v'la, une drôle de guerre. En 1914, ils se lançaient des bombes. Aujourd'hui, ils se garrottent des tracts. Cela me déçoit. J'aurais aimé cela, le soir en me mettant les deux pieds dans le fourneau, de lire des bonnes grosses histoires de massacre, avec du cassage de gueule, en v'la, et apprendre que les Allemands sont après "mopper" les Anglais.

25 JANVIER

Le premier ministre King, en vrai dictateur, a sacrifié nos libertés démocratiques les plus chères en empêchant nos députés de parler et en les renvoyant chez eux aussitôt convoqués.

Des élections dans deux mois, si cela va du bon sens ! Et, ajoute M. King, il y a des élections parce qu'on s'attend à des offensives au printemps. Donc, conscription, gouvernement national et massacre, comme en 1917, des Canavens français. Qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu pour mériter des oppresseurs aussi assoiffés de sang ? Ils nous demandent d'aller se battre pour la démocratie en Pologne et ils nous l'ont de ce bord là.

28 JANVIER

Pensez-vous que je vas voter pour le Dr Manion ? C'est un pareil aux autres. Avec les "torles" de Toronto, ça irait même plus vite, notre effort de guerre. Le mieux, c'est de ne pas voter "pan-tout" et de travailler de toutes ses forces à nous séparer d'Ottawa et d'établir un état français indépendant sur les rives du St-Laurent avec un homme qui s'inspirerait des vrais principes de ces héros modernes, les cadets de Szlazar ou de L'Aleantaz, comme on parle dans les bons journaux.

GENTILLESSE ITALIENNE

"Notre traitement des indigènes s'inspire uniquement de ce que nous attendons d'eux. Les préjugés humanitaires n'ont pas place ici. Nous protégerons les institutions indigènes tant qu'elles assureront un pouvoir de production d'accord avec notre politique coloniale. Nous reformerons vigoureusement les institutions indigènes en conflit avec notre prestige ou notre sécurité." — Enrico Guirio, dans la Rivista delle Colonie (novembre 1931).



"Cela me rend heureux!"

dit M. Picobac



"Quand je calcule comme il m'en coûte peu pour une touche de ce doux et frais Picobac, cela me rend réellement heureux. Je ne crois pas qu'il y ait rien en ce monde qui me cause autant de profonde satisfaction pour aussi peu d'argent. Achetez une blague de Picobac aujourd'hui même — et votre prochain achat sera une boîte métallique d'une demi-livre."

Le Tabac
Picobac
Il a bon goût dans la pipe

NIVEAU DE VIE ET INDUSTRIALISATION

En face des difficultés de toutes sortes suscitées par les perturbations actuelles, nous sommes trop enclins à oublier que le Canada occupe, dans le domaine économique, une situation privilégiée parmi les autres nations du monde. M. Colin Clark, l'un des économistes les plus en vue du Royaume-Uni, nous rappelle, dans un livre qu'il vient de publier fort à propos, que notre pays se place parmi les premiers du globe au double point de vue du revenu national et du niveau de vie de la population en général.

Dans ce livre intitulé "The Conditions of Economic Progress" l'auteur remplace les vagues et fragmentaires données que nous possédions déjà sur le revenu national de chaque pays par des chiffres précis. En effet, M. Clark a réussi le tour de force qui n'avait jamais été tenté auparavant de ramener à une base commune de comparaison, pour les années 1925-34, le revenu annuel par travailleur dans un grand nombre de pays. Le pouvoir moyen qu'avait un dollar des E.-U. au cours de la période sous observation a été choisi comme unité de mesure.

Le tableau comparatif qui nous est fourni au cours du livre démontre que le Canada se place immédiatement après les Etats-Unis en ce qui a trait au revenu national par travailleur; chacun d'eux au Canada ayant retiré en moyenne au cours de la période en question \$1,337, tandis qu'aux Etats-Unis le chiffre pour la même période était de \$1,381. A la suite des Etats-Unis et du Canada, suivait la Nouvelle-Zélande, le Royaume-Uni, la Suisse et l'Argentine. Tous ces pays montraient un revenu moyen supérieur à \$1,000 par travailleur de l'un ou de l'autre sexe. Il est intéressant de noter que la France, l'Allemagne et les pays scandinaves n'avaient qu'un revenu variant entre \$500 et \$700 par travailleur tandis que la Russie, l'Italie et le Japon n'affichaient un revenu de \$300 à \$400 au cours de la même période.

Evidemment, ces résultats ne sont guère brillants et le monde est encore loin de l'âge d'or qu'il était censé avoir atteint, d'après quelques-uns, entre l'année 1925 et le début de 1929. Ces chiffres détruisent la théorie que le monde souffre de pauvreté dans l'abondance. Il peut y avoir une surproduction momentanée de certains produits dans certaines parties du globe due à un système de distribution inadéquat, mais le rendement total du potentiel de productivité actuelle est loin d'être suffisant pour satisfaire même les seuls besoins essentiels de toute la population du monde.

Il est un fait qui ne peut nous échapper lorsque nous étudions les chiffres du revenu national de chaque pays: parmi les six premiers classés comme ayant un niveau de vie plus élevé, quatre ont une population en majorité anglo-saxonne. Peut-on en conclure que la liberté d'action, dont ont joui les populations de ces quatre pays depuis plus d'un siècle, a été un facteur décisif de leur développement économique?

Il y a certes de nombreux facteurs, en plus de celui nommé plus haut, qui ont contribué à relever le niveau de vie de la population de certains pays. Au Canada, par exemple, nous pouvons noter comme y ayant contribué, la richesse immense d'un pays peu peuplé, des ressources naturelles diverses et à peine exploitées, un rendement supérieur de la main d'œuvre grâce surtout à l'emploi répandu de la machine, une affluence de capitaux étrangers se chiffrant à date à plus de \$6 milliards et une industrialisation poussée.

Le livre de M. Clark dissipe, avec chiffres à l'appui, une erreur assez répandue chez nous, soit que le bien-être national s'accroîtrait si une plus grande partie de la population restait sur les fermes ou retournait à la vie rurale. La statistique fournie, au cours du livre, nous force à reconnaître que ce sont les pays où la main-d'œuvre est la plus nombreuse et qui sont fortement industrialisés qui jouissent du meilleur niveau de vie. Par conséquent, un mouvement de la main-d'œuvre des industries de transformation vers celles qui produisent les matières premières pourrait obvier au chômage, mais par contre tendrait éventuellement à réduire le revenu national par unité de population.

Le fait pour un pays d'avoir un niveau de vie élevé et d'avoir un fort pourcentage de sa population engagé dans les industries manufacturières et les services publics comporte des avantages non négligeables. Les crises y sont plus régulières et plus sévères parce qu'un grand nombre de travailleurs sont engagés dans des industries non essentielles. Au moindre signe de danger, les consommateurs contractent leur budget, produisant comme conséquence les effets déplorables dont nous avons eu tous à souffrir dans le passé. Le chômage dont ces crises sont la cause directe est l'un des plus graves problèmes auxquels les pays les plus développés, au point de vue industriel, ont à faire face. Jusqu'ici, on a obvié aux effets désastreux du chômage en ayant recours à des palliatifs. En Allemagne, de 1935 à l'ouverture des hostilités en septembre 1939 les chômeurs ont été employés à perfectionner les moyens de la défense nationale du pays et à produire du matériel de guerre; aux Etats-Unis, au même temps, le New

Deal remettait l'économie sur pied par des moyens factices qui cependant ne réglèrent pas non plus la question du chômage.

Il semble avoir été établi, par l'étude de M. Clark, que l'augmentation du revenu national par travailleur dans un pays est liée à l'augmentation du capital investi dans des entreprises productives. On ne saurait donc, dans les circonstances, trop encourager l'épargne, mais il faut aussi voir à lui aménager des débouchés intéressants dans l'industrie privée. Les risques de pertes doivent être compensés par des promesses suffisantes de gain, et l'Etat devrait agir avec beaucoup de circonspection avant de s'approprier par des dépôts onéreux une trop large part des bénéfices des entreprises naissantes. Si l'épargnant se refuse à placer ses capitaux dans des entreprises de production, il s'ensuit un arrêt à brève échéance dans le progrès économique d'une nation.

Vu l'évolution des idées depuis quelques années dont les événements actuels ne font que hâter le dénouement, on peut prévoir que, dans le domaine économique, la période de l'après-guerre amènera des mesures tendant à redistribuer le revenu national plus uniformément parmi toutes les classes de la population. Cependant, si telle est la tendance économique générale, il sera bon de ne pas perdre de vue que seule une production pouvant être mise sur le marché à des prix suffisamment réduits pour atteindre la masse des consommateurs sera la condition essentielle d'un revenu national et d'un niveau de vie plus élevés. Paul BEAUMONT

Quand on s'oriente tout seul

Mauvais orienteurs

Nous aurons un enseignement réaliste et pratique, nous a déclaré le premier ministre de la province. Tous les gens de progrès ont applaudi à cette déclaration. On se réjouit d'apprendre que l'école sera orientée vers le monde de l'emploi et que notre jeunesse saura où se diriger quand elle aura fini ses études.

Voilà donc une excellente chose. Des esprits inquiets se demandent déjà si elle se réalisera de la bonne manière. Remarquez que ces inquiets sont ceux-là même qui l'ont combattue quand il fallait du courage pour en parler. Laissons-les dire. Ils n'ont rien fait pour déclencher le mouvement; maintenant qu'il a pris son essor, il peut bien se continuer sans eux.

Orienter la jeunesse qui fait des études, c'est très bien. Mais les autres, les vieux et les moins jeunes, qui les aidera à trouver leur chemin? Il y a un peu partout des groupes qui s'arrogent le droit d'orienter leurs pensées, leurs paroles et leurs actions. Ceux qui se donnent le rôle de chef posent trop souvent en gens qui connaissent une foule de choses. Pour expliquer à leurs subordonnés les difficultés qu'ils rencontrent quand ils cherchent à se placer ou à obtenir de l'avancement, ils inventent des histoires qui ne tiennent pas debout, ils font appel à des préjugés qui empoisonnent les esprits.

Un brave mécanicien qui travaille actuellement dans une grande industrie de guerre me répétait ces jours derniers quelques-unes de ces rengaines amères: "Oui, les Anglais savent se montrer aimables quand ils sont en notre présence; mais quand ils sont seuls vous savez bien qu'ils se f... de nous autres! On nous dit que si on sait l'anglais, on peut avoir de l'avancement; mais en réalité il faudrait être orangiste pour être bien traité par ces gens-là."

On fait appel à de tels préjugés pour la simple raison qu'on veut couvrir une ignorance inexcusable. Je connais de ces bons apôtres qui sont forcés d'avouer qu'ils ne connaissent pas ce qui se passe vraiment dans les bureaux de recrutement des grands employeurs. Que ceux-ci soient des Anglais, c'est un fait auquel nous ne pouvons rien. Mais peu importe qu'ils le soient, ils sont avant tout des industriels et des hommes d'affaires qui ont intérêt à ce que leur organisation donne le meilleur rendement possible. Leur seule préoccupation quand ils cherchent des employés, c'est d'en trouver qui soient compétents et travailleurs. Si nous voulons diriger les nôtres vers eux, il faut d'abord que nous sachions au juste ce qu'ils veulent, il faut que nous leur présentions nos candidats pré-

parés de la bonne manière. Pour vendre une marchandise les grands fabricants ne se contentent pas d'en assurer la qualité, ils vont jusqu'à prendre la peine de s'enquérir de l'emballage qui plaira davantage au client. Il y a des années qu'on prêche aux cultivateurs de classer les produits de leur ferme et de les offrir au marché d'une façon présentable. Vous avez vu comme moi la poche de patates d'autrefois remplacée par un sac fait d'un filet aux mailles si larges qu'on peut voir jusqu'au fond. Vous achetez les dindes marquées d'une étiquette de contrôle du gouvernement, vous commandez vos oeufs selon le grade, vous préférez les produits d'épicerie enveloppés dans le cellophane. Les exigences des employeurs changent comme les nôtres. Sur le marché du travail, ce sont eux, les clients. Soyons donc réalistes! Quoi qu'il en coûte à notre orgueil, adoptons le slogan: "le client n'a jamais tort" et n'hésitons pas à lui fournir ce qu'il demande, même si dans notre sagesse nous sommes convaincus qu'il est capricieux.

D'ailleurs il n'est pas si clair que ça qu'il soit capricieux, l'employeur des grands bureaux et des grandes industries. Il se donne la peine d'être réaliste lui-même. Je connais des groupements qu'il a formés pour étudier tous les problèmes de l'emploi. Les réunions de ces groupes ne ressemblent guère à celles de nos sociétés où l'on parle beaucoup de grands principes et peu des choses pratiques. Leur action ne produit pas grand tintamarre, mais elle mène à quelque chose de concret. Ils sont désireux de collaborer avec nous si nous voulons le faire pour le bien général. Il y a à peine quelques jours, le secrétaire d'une fédération de quatre associations d'employeurs me demandait de lui fournir l'occasion de prendre contact avec un groupement canadien-français du même genre.

Nos soi-disant chefs qui font mine de tout savoir et qui "sauvent la race" à tout bout de champ ne savent rien de

ces organisations et de leurs initiatives. Si on leur propose d'y prendre part, ils se trouvent mille et une raisons pour se dérober. Et les braves gens qui écoutent leurs tirades ne sauront jamais qu'au lieu de blâmer les Anglais, c'est précisément à ces mauvais orienteurs qu'ils devraient s'en prendre.

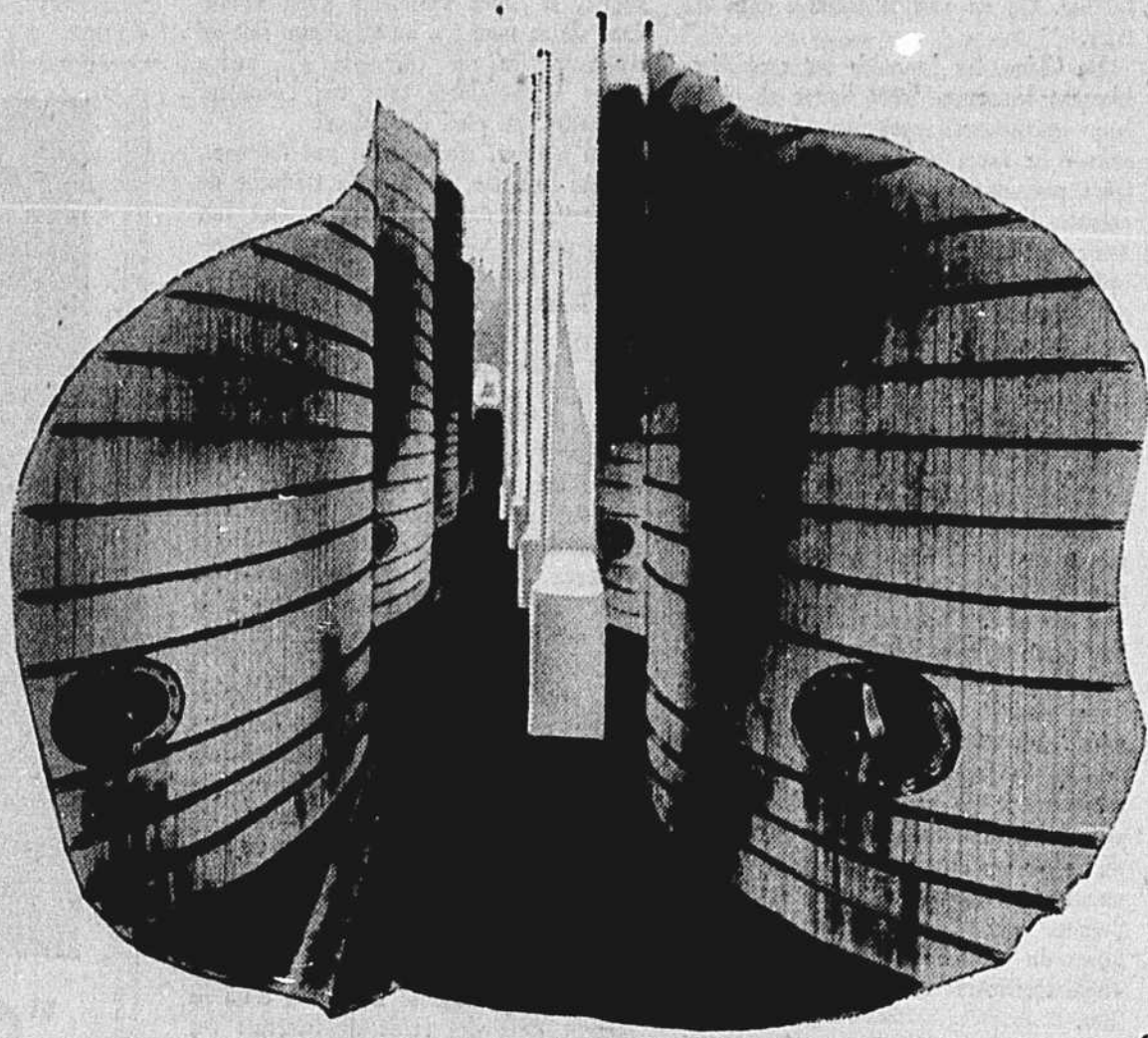
J'y rencontré plus d'un homme instruit de chez nous qui ne savait rien de ce qui se passe dans le monde de l'emploi. Il y a même des éducateurs, et pas des moindres, qui sont dans le même cas. Quand j'apprenais à l'un de ceux-ci qu'au moins un tiers de nos élèves des écoles primaires supérieures devraient se préparer pour entrer dans l'industrie en vue de devenir des ouvriers qualifiés ou des vendeurs au lieu de chercher de l'emploi uniquement dans les bureaux ou dans les magasins comme commis, il m'avouait son étonnement. Mais cette ignorance de bonne foi ne nuit à personne qu'à ces gens eux-mêmes ou à leurs enfants s'ils en ont qui devraient se placer à ce niveau. Elle diffère entièrement de celle de ceux qui prétendent être renseignés et qui ne le sont pas. Ceux-ci font un mal considérable: ils empoisonnent d'amertume inutile le cœur de ceux dont ils pourraient rendre le sort meilleur.

Il se fait dans le moment un grand remuement dans le monde du travail. Les industries de guerre comme celles de paix ouvrent toutes grandes leurs portes. Saurons-nous en profiter non seulement pour nous leurrer d'une prospérité factice qui disparaîtra avec la tourmente, mais aussi pour acquérir les qualifications qui nous donneront des postes importants dans la période de stabilisation qui suivra? La réponse dépend surtout de nous-mêmes. Collaborons avec l'employeur, faisons valoir nos aptitudes et mettons tout en oeuvre pour que notre formation pratique soit à la hauteur. Vivons dans le monde réel et laissons celui des chimères aux mauvais orienteurs et à ceux qui veulent crouler avec eux.

Ansème BOIS

Une déclaration des fabricants de la meilleure bière du Canada

Ce que nous entendons par une bière moelleuse



cuves de bois... des cuves beaucoup plus grandes que les fameux chevaux Black Horse eux-mêmes. La bière mûrit lentement et longuement dans ces cuves. Voilà pourquoi la bière Black Horse, aujourd'hui, n'est jamais trop jeune ou trop amère.

On lui laisse le temps qu'il faut pour que se produise cette fine et particulière saveur moelleuse qui a valu à la Bière Black Horse sa réputation internationale. Rien ne peut remplacer cette longue et parfaite maturité dans la production d'une bière vraiment moelleuse.

Il y a, dans la fabrication de la Bière Black Horse, une tradition... qui dure depuis cinq générations de brasseurs experts. La Black Horse maintient aussi la tradition de toujours mériter sa réputation comme étant la meilleure bière du Canada.

Cette tradition fut acquise au prix de constants efforts pour améliorer sans cesse le goût de la Bière Black Horse. C'est pourquoi la Bière Black Horse d'il y a 25 ans est bien meilleure que celle d'il y a 50 ans. Et c'est aussi pourquoi cette bière est meilleure de nos jours qu'elle ne l'a jamais été dans son histoire.

Si vous n'avez pas goûté la Bière Black Horse, récemment, vous pouvez vous offrir une délicieuse dégustation. Remarquez son pâle reflet doré — pur comme le cristal. Rendez-vous compte de sa saveur douce et merveilleusement moelleuse! On n'a pas changé, toutefois, la vigoureuse consistance de la Bière Black Horse qui est plus fortifiante et plus stimulante que jamais.

Ne vous en privez pas plus longtemps! Offrez-vous, aujourd'hui, une moelleuse Black Horse — qui est plus que jamais la meilleure bière du Canada!

La Brasserie James Black Horse

MONTRÉAL

Dans le monde des arts des lettres et des idées

Le Livre Américain

Sac à Tout Mettre — Jackpot

par Erskine Caldwell (1)

Les Meilleures Nouvelles de l'Année —

Best Short Stories, 1940

par Edward J. O'Brien (2)

Mr. Erskine Caldwell, à défaut d'autres distinctions, aurait bien dû établir un record d'endurance dans les annales du roman américain. Sa pièce, *Tobacco Road*, tient la scène dans Broadway depuis sept ans entiers, et à l'heure où l'écran figure encore sur les programmes. Que ce succès soit en partie un succès de scandale, dû au réalisme effréné des peintures, à la rudesse des caractères et aux crudités du langage, cela est fort possible; mais il faut admettre y chercher quelque chose de plus. Des multitudes de pièces grossières se débattaient sur Broadway chaque jour, et n'y eurent pas sept mois ni sept semaines. *Tobacco Road* persiste par ses valeurs humaines, par ses dessous tragiques perçant à travers l'action vaine et les types ingrats, par sa compassion immanente, sous son masque ironique et dur, pour la souffrance des êtres engeignés.

Mais bien avant d'être un dramaturge, Mr. Caldwell avait été un conteur remarquable, semant dans les revues une profusion de récits, de nouvelles, variées de sujets que de modes et d'esprit. Il les a réunis quelquefois en volumes; mais aujourd'hui ces volumes eux-mêmes se fondent en une collection géante qui en recueille toute la fleur et y joint même des pièces inédites. Soixante-dix-huit histoires, en caractères serrés, occupent ces sept cent cinquante pages; rien qu'à les soupeser, le lecteur sait d'avance qu'il en a pour son argent.

Il le sait mieux encore quand il s'est plongé dans cette prose naturelle, familière, nerveuse, expressive, pittoresque, où revivent les traditions des grands conteurs de tous les temps. L'Ané d'Apulée, les fabliaux du moyen-âge, les anecdotes de Rabelais, les récits de Mark Twain et d'O. Henry, malgré d'énormes différences, sont de la même famille que les contes d'Erskine Caldwell. Leur formule commune, c'est l'absence complète de formules, leur simplicité à tout voir et à tout dire, leur fidélité littérale à la vie. Rien pour l'effet, rien pour le style; mais le style pur reflet de la couleur des choses, et l'effet résultant de leur sens direct et intime. On songe à des histoires racontées sous un porche par quelque paysan doué d'éloquence, de mémoire, d'humour, de chateaux enroulés, ou par un voyageur venu de loin, ayant vu le haut et le bas, et détaillant ses aventures entre deux pipes. L'un et l'autre ne songent qu'aux faits qui les obsèdent; l'expression vient toute seule et jaillit de source. Mr. Caldwell n'a pas, j'en suis sûr, cette innocence littéraire, mais il en donne l'illusion, et c'est tout comme. Il n'a pas choisi les spectacles qui passaient sous ses yeux; mais il a choisi, beaux ou laids, touchants ou horribles, il les a vus et chacun d'eux lui a communiqué son choc. Il les rappelle sans plus de discrétion et sans plus de scrupule que n'en met l'existence elle-même, trouvant en tous des parcelles de vérité, d'expérience, également prêt à rire et à pleurer, mais ne s'abandonnant ni au rire ni aux larmes parce qu'il doit garder son sang froid pour que l'historique soit exacte, et que c'est notre affaire de pleurer ou de rire.

Il y a donc dans ces récits une grande diversité. Un bon nombre sont humoristiques, ayant le caractère et l'attrait de "bonnes farces". Les "vieux" de tous pays ont de ces légendes savoureuses, redisant les mésaventures des âmes simples, les trucs malhonnêtes des échanges, les situations égarées et les ruses amoureuses, l'astuce des femmes infidèles et la myopie des maris trompés. Ce qui est distinct en celles-ci, c'est leur connotation américaine, leur atmosphère et leur dialecte naïfs, et certaine ironie tranquille qui n'est ni anglaise ni française, mais pulvé au sol des prairies et des champs de coton. Le voyage de noces de Remy, le nègre qui a épousé une fille blanche, le mystère de la vache qui a été sans raison connue; la cour irrésistible faite par le beau géant Big Buck à la réfractaire Singing Sal; la vocation soudaine révélée à Hawkins parce que sa face ressemble à celle d'un porc; le mariage manqué faute d'un broc de cidre; le marchand obstiné mettant au rebut ses paniers à fraises plutôt que les vendre comme paniers à myrtilles, etc. — autant de galéjades inspirées d'une gaieté du crû, frustes, moqueuses et bien câlantes.

Mais notre auteur n'est pas là tout entier. Souvent il écrit à l'appel d'un sentiment sérieux, en quelque accès de sensualité, ou sous une oppression et une rage concentrées. Alors ce sont des contes, sans l'avarice, mélancoliques et tendres, touchés de poésie et même de mysticisme; ou des tableaux de passion hardie; ou des peintures brutales criant par toutes leurs lignes des protêts sociaux.

(1) Duell, Sloane & Pierce, New York. \$3.00.
(2) Houghton Mifflin Co., Boston. \$2.75, et Thomas Allen, 266 ouest, rue King, Toronto.

Les Deux Lanternes
Cuisine française
CAP ST-MARTIN
Près de Montréal (route 11)
Cuisine française authentique
Repas, Thés, Gâteaux, Réceptions.
BIERES ET VINS.
TEL: ABORD-A-POUFFE 615
UN COIN UNIQUE

Quand vous êtes à
TORONTO
Descendez à
HÔTEL ST. RÉGIS
322, RUE SHERBOURNE
R.A. 4135
en face de l'église du Sacré-Cœur,
la seule église catholique de langue
française à Toronto.

Quand un amoureux s'emballe

Ça se passait à ce temps-ci de l'année, quelques semaines avant les Fêtes, époque où tant de cavaliers commencent à découvrir les mille et un défauts de leurs blondes.

Je ne sais si Colette était un modèle de perfection, un amour de petite femme, ou si elle avait ce je ne sais quoi qui rend quelqu'un irrésistible... ou bien encore si elle était tombée sur un phénomène du jour où, il y a trois ans... Mais, si je commençais par le commencement?

De toute façon, j'ai bien dit "tombée" et voilà un mot écrit qui va y rester. Colette, donc, était montée dans un "one man car" qui donnait beaucoup de mal aux voyageurs, un jour de l'été de 1937. Et, ne voyant aucune banquette libre, elle s'était assise de sa main gauche en équilibre grâce à une poignée qui avait tout à coup, par je ne sais quel malheur, cédé sous les secousses du tramway et l'avait tout simplement — et au grand ébahissement des inconnus de tout poil — fait choir sur les genoux du plus bel Adonis qui se puisse voir en liberté. Bel Adonis? Enfin, disons que j'exagère un tout petit peu...

Après deux mois d'absence, deux mois de faible protection, les uns de la part de Colette, les autres de la part d'André — car c'était son nom — et malgré les rires étouffés des voyageurs, Colette avait pris la place qu'André, au palanquin réveillé, avait été obligé de lui céder, et chacun pensa l'incident clos. Pour tout le monde, c'était une riposte. Mais ce n'était pas tout.

André était descendu du tramway en même temps que Colette, et le roman qui, contrairement à l'ordinaire avait débuté par la chute, s'était continué par la poursuite, à travers le quartier des affaires, d'une paire de folles jambes. Il ne devait jamais se terminer, pas même au mois de novembre où l'on est si proche de l'époque des cadeaux. Au contraire, André ne laissait passer aucune occasion de montrer sa gentillesse, son amour, et faire preuve de sa galanterie, maintenant qu'il avait retrouvé cette dernière. Il était bien mordu, comme on dit dans le grand monde. Toutes les fêtes du calendrier y passaient, et ça durait comme ça depuis trois ans. Même qu'il trouvait le moyen de créer des anniversaires à l'occasion. Premier anniversaire de la rencontre... premier anniversaire du premier baiser... et ça devenait d'autant plus fréquent que, sur ce rapport, ils avaient la mémoire des dates très insidieuse.

Un jour de la semaine dernière, comme il semblait à André qu'il avait donné à la jeune et folle fille tout ce qu'on peut donner quand on est un garçon bien élevé et qu'on a l'âme remplie de principes, il lui vint une idée géniale. Demander à Colette ce qu'elle désirait pour le prochain anniversaire de je ne sais quelle première fois, vu qu'on n'était pas encore rendu à la Noël.

A celui qui semblait tout disposé à lui donner le monde, savez-vous ce que Colette répondit? "La lune, mon ami".

Mais ce que femme veut le bon dieu le veut. Alors, André qui n'était pas un méchant diable, et qui tenait à sa réputation comme on tient à sa chemise quand on en a qu'une seule, André se dit: "La lune elle veut; la lune elle aura".

Aussi, c'est d'un air conquérant qu'il fit son entrée hier soir. Je me trouvais par hasard (?) dans la pièce contiguë au salon. Avec un air de ne pas en avoir l'air, je suivais le manège de mes amoureux. Un grain de malice au coin de l'œil, André surveillait Colette tandis que celle-ci débattait le précieux colis apporté. Cédant à la tentation, je m'approchai pour voir ce que contenait la boîte bleue, en plus du papier de soie. Je n'en pus croire mes yeux. Cette applique de porcelaine au profil soufflé et à l'œil rond, c'était une vraie face de lune, quoi! Colette n'en avait jamais vue de pareille et moi non plus. André nous regardait d'un sourire embarrassé. J'allais me retirer, croyant être cause de cet embarras soudain, quand j'entendis l'amoureux de Colette lui dire d'un air confus:

— Tu voulais la lune, et c'est dommage, mais je n'en ai trouvé qu'un quartier... Je t'aurais les talons à cet instant. Colette protestait par des arguments très doux contre les excuses d'André... Je n'avais plus ma place au salon.

Qu'on vienne me dire à présent qu'aucun homme ne peut dérocher la lune pour la femme qu'il aime! Je les aime tous, ceux-là, voir le quartier de lune en porcelaine rose qui a la meilleure place sur un des pans de mur du salon de Colette, entre les portraits de l'arrière-grand-père et de l'arrière-grand-mère de ma petite sœur.

MICHELLE...

CONVERSATION DE TABLE

Considérations générales sur la cuisine

par Louis P. De COUY

«... Foods may be likened to the pipes of an organ — the home-maker to the organist. Press whatever keys you like — and something results — either bodily harmony or inharmonious according to the skill and intelligence applied...»

(Suite)

Certains aliments s'altèrent rapidement, même après avoir été bien cuits, simplement par l'action des gaz. Les associations de légumes, dans la confection d'un plat, sont véritablement dans l'enfance de l'art: elles ne dépassent guère la garniture "jardinière", les fonds d'artichaut remplis de petits pois, et quelques autres naïvetés séculaires. Or il y a là un champ presque illimité à explorer. Les associations de purées de légumes peuvent donner naissance à des combinaisons aussi variées que celles des cocktails les plus compliqués, que disons-nous, créer des saveurs nouvelles.

Essayez le mélange constitué par une purée de chataignes cuites dans du lait, du beurre et du bouillon, avec addition d'un quart de farine de riz, d'une trace de sucre et d'une cuillerée à café de cognac, comme garniture d'une charcuterie chaude, et vous nous en direz des nouvelles.

Étudiez l'effet de l'adjonction de quelques minces rondelles de jeunes carottes crues à une purée Soubise (purée d'oignons), de quelques quartiers de poires bien parfumées dans une purée d'épinards... Nous vous dirons qu'il y a encore mille trouvailles à faire de ce côté.

LES LOIS DES ASSOCIATIONS RAPIDES.— Mais pour inventer sans s'aventurer au hasard, il faut connaître les lois des associations rapides — ce dont nous sommes permis d'appeler un jour "la symphonie des saveurs". Ces lois existent, comme celles des associations des couleurs (loi Chevreul). Elles ont pour substratum des considérations d'ordre chimique du plus haut degré et du plus haut intérêt, et qu'à notre avis on n'a pas assez étudiées, encore que les effets en soient connus depuis longtemps par l'expérience. C'est parce que le tannin s'associe admirablement avec les matières albuminoïdes que notre instinct nous fait constater les heureux résultats de l'association du vin rouge, du bordeaux surtout, aux rôtis saignants et aussi au fromage. C'est parce que le sel et les acides ont des saveurs nettement apparentes que le vin blanc accompagne naturellement les huîtres et les poissons. C'est parce que les matières grasses, les féculents et le sucre sont des substances chimiques du même groupe des hydrocarbures que leurs associations représentent des alliances culinaires depuis longtemps consacrées par l'instinct: les pommes de terre frites, les purées cuites au beurre, les tartines de pain beurré, les biscuits, les gâteaux à la crème. C'est parce que les acides attaquent le cellulose et aident à le digérer, et que d'autre part il attaquent les huiles pour les saponifier, que la salade représente une combinaison admirable, que le filet de citron s'impose comme accompagnement d'une friture quelconque ou d'une saucisse au beurre.

CERTAINES INCOMPATIBILITÉS.— Si l'on étudie tous les plats, même les plus simples, dont l'expérience a consacré la valeur gastronomique, on y trouverait l'application insoupçonnée de lois chimiques élémentaires dont l'accomplissement a simplement mis en jeu notre instinct.

Les mêmes lois permettent de nous rendre compte de certaines incompatibilités depuis longtemps connues. Le manque d'affinité du tannin pour les corps gras nous explique les affreux résultats de l'association — par succession — du vin rouge avec le chocolat et le lait: le même manque d'affinité entre le sucre et les albumines justifie le peu d'intérêt qu'il y a à associer le sucre et la viande, à moins qu'une forte proportion de corps gras, cousins du sucre, ne vienne faire le pont, et encore le résultat ne plaît-il pas unanimement (lièvre aux confitures ou aux pruneaux, poissons frits sucrés (plat andalou).

Il y aurait un gros chapitre à écrire.

Les Mercredis d'art libre au

"Cercle Tricolore"

C'est mercredi le 11 décembre, à 9 heures du soir, qu'aura lieu en l'hôtel de La Salle, la première réunion de la Troisième Saison du Cercle Tricolore, oeuvre littéraire française.

On est instamment prié de s'inscrire, afin d'avoir sa carte officielle de membre, qui donne droit à la loterie d'objets d'art et de livres.

Écrire au "Comité du Cercle Tricolore", 3611, Sainte-Famille, pour renseignements. (Communiqué)

Vient de paraître

BRENTWICK

d'Ernest Pallascio-Morin

Mon excellent ami Pallascio vient de m'apporter, tout frais sorti de l'imprimerie, son dernier bouquin, un roman que j'ai intitulé *Brentwick* — du nom du domaine où se déroule l'action du livre.

Brentwick... cela n'évoque-t-il pas d'autres noms semblables: *Mayerling*... *Koenigsmarkt*... Le titre crée déjà, il me semble, l'atmosphère romanesque où vont évoluer les personnages nés de l'imagination de l'auteur.

Je manquerais à la vérité en disant que j'ai lu l'oeuvre de mon romancier d'ami. Il me l'a apporté trop tard, alors

d'Ernest Pallascio-Morin possède ces qualités essentielles du genre. Dans une langue aisée, sans recherche, l'auteur raconte l'histoire de Vera Courtney et de l'influence sur sa vie d'un drame d'amour autrefois vécu dans la même maison. Comme on le verra Pallascio-Morin a écrit un roman dans un roman et c'est ce qui fait surtout le charme de son livre.

Je tirai tout de l'intrigue, à laquelle fait délicatement allusion le préfacier, et j'en viendrai à l'avant-dernier paragraphe de sa préface:

« À cet âge de trente-deux ans, l'auteur de *BRENTWICK* a acquis une certaine expérience de la vie et il est encore assés près de la jeunesse pour sentir battre dans sa poitrine le coeur de Vera et le coeur d'Helen. Il aime son sujet et le fera aimer à son lecteur. Ce dernier constatera d'ailleurs que le livre de Pallascio-Morin mérite une place de choix parmi les récits en prose de notre jeune littérature, parce qu'il est exactement un roman, c'est-à-dire un ouvrage où se déroule une intrigue vraisemblable et attachante. L'exemple chez nos auteurs n'en est pas si fréquent. »

Je ne doute pas que ces citations de M. Dufresne servent infiniment mieux l'oeuvre de mon ami Pallascio-Morin que tout ce que j'en aurais pu dire après l'avoir aussi rapidement feuilleté. Je ne me tiens pas quitta cependant, et je lui ferai un jour prochain l'article qu'il est en droit d'attendre du critique aussi bien que de l'ami.

Emile-Charles HAMEL

Vient de paraître

Courriers des Villages

par CLEMENT MARCHAND

Depuis longtemps, on considère Clément Marchand comme un des espoirs de notre littérature. Ses récits pittoresques, ses contes écrits dans une langue savoureuse, originale et forte, ses poésies d'une grande puissance évocatrice, l'ont fait connaître bien avant qu'il rende public son premier ouvrage.

Cet ouvrage, attendu d'un nombreux public, les Éditions du Bien Public viennent de le publier, sous le titre "Courriers des Villages". C'est un splendide volume agrémenté d'illustrations de l'artiste Rodolphe Duguay.

Tous ceux qui liront cet ouvrage approuveront d'emblée ce jugement qu'a déjà porté le critique Valdombre sur l'auteur de "Courriers des Villages": "Extrêmement sensible à tout ce qui respire à la campagne, Clément Marchand s'en découvre aujourd'hui le peintre incontestable, comme jamais il nous fut donné d'en glorifier un seul depuis les commencements de notre littérature."

Il est vrai qu'aucun dérivatif de chez nous n'avait su encore décrire avec autant de richesse verbale, de colorité et de verve la vie canadienne. Ses récits de la terre sont de ceux dont s'enorgueillissent les lettres de n'importe quel pays.

C'est pourquoi nous croyons que toutes les familles devraient posséder un exemplaire de "Courriers des Villages", pour faire aimer la terre, la terre du Québec, chantée par un grand écrivain.

"Courriers des Villages", volume de 232 pages, avec illustrations de Rodolphe Duguay, est en vente chez l'éditeur, rue Royale, Trois-Rivières, et dans toutes les librairies assorties, au prix d'un dollar l'exemplaire.



"Jamais dans la domaine des lettres humaines; autant d'individus ont contracté une aussi lourde dette envers un aussi petit nombre".

Trois escadrilles de chasse canadiennes sont déjà dans la mêlée. La Royal Air Force compte 25,000 officiers et hommes qui s'apprentent à continuer la tâche déjà si vaillamment commencée... 6,000 sont à l'entraînement en vertu du Plan du Commonwealth, tandis que 2,000 seront encore enrôlés incessamment.

L'industrie met tout en oeuvre pour activer la fabrication des avions dont le besoin est présentement si urgent. Déjà, des commandes d'appareils au montant global de \$100,000,000 sont en voie d'exécution... et d'autres seront encore placées.

Le prix de la liberté est fort élevé... en vies humaines, en sacrifices personnels... et en dollars. Les Canadiens n'hésitent pas à la payer.

A cette heure critique, le devoir de tout Canadien est d'épargner afin de pouvoir mettre ses économies au service de la nation quand on viendra solliciter son appui financier. Et cet appel est inévitable si le Canada doit faire sa part dans cette lutte homérique pour la liberté et la fierté humaines.

Accumulez vos économies dès maintenant... épargnez afin de pouvoir aider.

(Chiffres approximatifs au 1er nov. 1940)

Épargnez pour la Victoire

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

Perrier, réformateur scolaire, élu!

En dépit d'une lutte de préjugés, au cours de laquelle le chef de l'Opposition cherche à soulever la passion politico-religieuse, le ministre choisi par M. Godbout pour réformer nos écoles est élu par le peuple.

Le premier ministre Adélard Godbout peut désormais procéder aux réformes scolaires qu'il eut le courage d'annoncer quelque temps avant l'élection complémentaire de Terrebonne. L'homme qu'il avait choisi pour réaliser son programme nouveau, M. Hector Perrier, était élu, mardi dernier, député de ce comté. Le peuple a donc ratifié le choix fait par le chef de cette province. Le gouvernement a désormais les mains libres.

M. Maurice Duplessis était allé dans Terrebonne. Parce que M. Godbout avait réclamé un enseignement plus réaliste et plus pratique et avait exprimé sa détermination de prendre les mesures voulues pour permettre à nos jeunes gens de mieux gagner leur vie et à notre nationalité d'occuper une place plus large dans la vie économique de ce pays, le chef de l'Opposition crut de bonne tactique de faire intervenir la religion dans le débat. Il déclara que l'instruction devait appartenir exclusivement à l'Eglise et au père de famille. L'Etat, par conséquent, n'avait rien à voir aux questions d'éducation. En même temps, M. Duplessis, en termes violents, reprocha à M. Godbout d'avoir conseillé à nos compatriotes d'apprendre l'anglais. Ce monsieur n'est pas sans savoir qu'il est impossible à notre jeunesse de se créer des carrières sans la connaissance au moins élémentaire d'une langue parlée par 135,000,000 d'habitants sur un total de 136,000,000; mais il ne s'embarrasse pas pour si peu.

L'épouvantail de l'anticléricalisme n'a pas effrayé la population saine et sensée de Terrebonne. M. Hector Perrier est désormais député et ministre. Ancien membre de la Commission scolaire de Montréal et du Conseil de l'Instruction publique, sachant plus que tout autre la nécessité et l'urgence du progrès de nos écoles, il saura sans aucun doute mener à bien une entreprise délicate, difficile et, dit-on, pleine de dangers. Nous avons confiance, ou plutôt, nous avons la conviction qu'il sera à la hauteur de sa tâche.

Je ne saurais laisser passer cette occasion sans offrir mon hommage ému et reconnaissant à l'homme qui a refusé d'être un simple politicien pour être un homme d'Etat et un honnête homme. Je veux parler de M. Godbout. Je suis la politique de cette province depuis bientôt vingt-cinq ans. Quinze années durant, je fus attaché à un journal qui était l'organe officiel du parti au pouvoir. Comme chroniqueur parlementaire d'abord et rédacteur en chef ensuite, j'étais presque quotidiennement en contact avec les ministres et députés québécois. Aucun mouvement important de cette importante machine n'a échappé à mon observation. Or, pas une fois la question de l'instruction publique ne fut discutée à fond, soit dans l'Assemblée, soit au Conseil législatif. On se contentait de gémir en silence. Un jour que j'assistais à une séance de l'Assemblée législative, je vis arriver au son siège, à la droite de l'orateur, un nouveau député, blond, pâle, délicat, qui semblait un peu intimidé par le rôle qu'il allait commencer à jouer. Il venait d'un comté rural, L'Islet; sa profession: ingénieur en agronomie; sa fonction précédente: professeur d'une Ecole d'Agriculture. En examinant cette tête d'intellectuel, ce visage très jeune, où brillaient deux yeux bleus et candides, j'eus nettement l'impression d'une âme fort belle, d'un esprit cultivé et distingué, mais j'étais loin de deviner la force de résistance et la fermeté qui se cachaient sous la frêle charpente de cet homme.



LE JOUR est édité par la compagnie du Jour Limitée, 180 rue Saint-Catherine, (suite 44), Montréal, (41). Plateau 8471, Jean-Charles Harvey, directeur. Imprimé par la Cie de Publication "La Patrie", Limitée, Montréal.

ABONNEMENT

Canada, Angleterre:
Un an, \$2.50; six mois, \$1.50
Montréal et à l'étranger:
Un an, \$3.00; six mois, \$2.00.

FORTIFIEZ-VOUS!
buvez

**LE PORTER TONIQUE
INVALID STOUT**

Il fournit à l'organisme affaibli tous les éléments dont il a besoin pour se refaire.



CANADIAN BREWERIES (QUEBEC) LIMITED, MONTREAL

Vers une Renaissance chrétienne du Monde

Jamais paroles plus nobles, plus profondément humaines, n'ont été dites au monde que celles-ci, qu'a prononcées le Christ: "Aimez-vous les uns les autres". L'essence la plus pure du christianisme vrai tient en ces mots, et c'est de leur esprit que se sont inspirés — même s'ils ont voulu le nier — les penseurs ardents et sincères qui ont rêvé de créer, par leurs théories généreuses et fraternelles, une humanité moins mauvaise et moins malheureuse...

Pour être trop souvent restés sourds à ce conseil sublime, pour avoir ignoré l'amour et l'oubli de soi, les hommes ont voué leur espèce à de cruelles infortunes, et leur histoire n'est écrite que de larmes et de sang. C'est un monde de ténèbres que celui où se donnent libre cours les haines et les appétits déréglés.

Si l'humanité, alors que le progrès matériel connaît un étonnant développement, se trouve aujourd'hui encore si douloureusement déchirée, c'est pour n'avoir pas su accepter cette loi d'amour, de fraternité, dont auraient d'elles-mêmes jailli la justice et la liberté. On a voulu obtenir l'une et l'autre par la force ou la ruse: c'était irrémédiablement les écarter de soi. L'essor n'a pas été le même dans les coeurs et les esprits que dans les sciences mécaniques... Le progrès moral n'a pas été de pair avec le progrès matériel. Et c'est à cela que nous devons de voir travailler à la destruction de l'homme ces inventions admirables qui n'auraient jamais dû servir qu'à lui créer du bien-être et de la joie.

Les égoïsmes déchaînés ont provoqué ces crises économiques et politiques dont l'inévitable résultante était cette guerre qui engloutit notre sang et notre or, qui consume des richesses naturelles incalculables et détruit des trésors artistiques que tout le travail et toute l'ingéniosité du monde ne pourront recréer...

Egoïsmes nationaux... Egoïsmes de classes et de partis... Comme les uns et les autres ont bien travaillé à ruiner la prospérité, puis la paix! A faire une géhenne de cette terre que tant de glorieux génies et tant, aussi, de travailleurs obscurs et probes avaient consacré leur vie à rendre habitable pour leurs fils...

Des nations ont tout mis en oeuvre pour accumuler de grands biens et étaler une insolente richesse à la face des privations qu'on devait ailleurs s'imposer. D'autres Etats ont infligé à leurs citoyens des souffrances inimaginables pour préparer l'assouvissement d'iniques ambitions.

Transposé sur le terrain international, l'ignoble, l'odieux principe de "l'achat chez nous" a hérissé les continents de barrières tarifaires. On a ainsi compliqué les échanges, entravé le commerce, affaibli la production industrielle et, partant, répandu plus de misère et de pauvreté, plus de haine et plus d'envie encore, de par le monde.

Des peuples ont abandonné à l'agression de pays de proie des peuples à qui les liaient des convictions et des idéaux partagés. On a toléré un succès constant et l'apathie générale encouragée à de nouvelles injustices un agresseur victorieux. Le plus étroit égoïsme, la plus inconsciente lâcheté ont aveuglé les nations sur les conséquences qu'aurait pour elles l'écrasement des nations sœurs qu'elles livraient de la sorte aux atrocités des barbares...

Comme les pays, les individus se sont dressés les uns contre les autres. Le frère a trahi le frère et le camarade a abandonné à son sort malheureux le camarade. Les classes se sont heurtées et les factions se sont fait la guerre, et ce sont les Etats qui, toujours, en ont souffert.

Ceux qui possédaient n'ont rien voulu distraire de leur abondance au profit de ceux qui n'avaient rien — ou si peu que c'était faire injure à ceux qu'ils offraient. Et les profiteurs se sont pris à détester ceux qu'ils tenaient dans le dénuement quand ils ont commencé d'en craindre la révolte. Les dépossédés ont été rongés d'envie et brûlés de haine. Ils ont désiré avec violence ce qu'on leur refusait, et ils ont juré la perte de ceux qui se tenaient entre eux et les objets de leur convoitise...

Les partis, plutôt que de collaborer à la grandeur des Etats, se sont fait une âpre lutte pour s'assurer la domination de ces Etats. En trop de cas, les doctrines extrêmes ont triomphé des théories plus modérées, et les peuples se sont livrés à qui les asservissait davantage — à qui en faisait les instruments d'ambitions et de haines injustes autant qu'inhumaines.

Il s'est trouvé des hommes pour désirer la paix. Il s'est également trouvé des nations pour la souhaiter. On leur a imposé la guerre. Des hommes et des nations ont succombé, victimes de ce qu'ils s'étaient refusés à préparer, la tuerie... victimes aussi, hélas! de longs égoïsmes collectifs...

Mais un grand pays, entouré d'autres pays jadis issus de lui et qui,

aujourd'hui, le viennent secourir dans le combat qu'il livre pour son existence même — un grand pays qui n'avait pas voulu la guerre mais qui, à force de courage et d'énergie, a suppléé au manque de préparation — un grand pays qu'admirent et appuient tous ceux qui, sur la terre, ont gardé une mentalité d'hommes libres — un grand pays s'oppose à la totale destruction des principes de justice et de dignité humaine par les barbares qui les ont broyés chez tant de peuples, déjà.

Cette nation héroïque, qui a noblement consenti tous les sacrifices pour se vouer au salut de ce qui donne son prix à la vie des hommes, cette nation ne peut être vaincue.

Quelle ait commis jadis des erreurs, nous n'en discuterons pas... Elle a été égoïste, dans un monde où l'égoïsme était roi. Mais il faut lui pardonner, aujourd'hui qu'elle donne le sang de ses fils et les richesses de son sol pour tenir — avant-garde de la civilisation chrétienne — contre la barbarie envahissante. Le passé s'efface devant un présent d'abnégation, et ce peuple est grand qui ne s'est dérobé au plus cruel devoir. Sa cause est celle de l'humanité. Ce peuple triomphera.

Alors, un continent — le monde peut-être — sera à reconstruire. L'humanité en tiendra demandera d'être réorganisée. Ce sera une Renaissance.

Si elle ne s'accomplit dans un esprit d'amour et de liberté, de fraternité et de justice, elle portera en elle des germes de mort. Que ceux qui auront à refaire le monde sachent s'élever au-dessus des mesquins intérêts de nations et de castes. Qu'ils pensent "humain". Qu'ils s'inspirent de la vaste doctrine du Christ — de celle qu'ont reprise après lui les meilleurs d'entre les hommes.

L'unique espoir d'une paix durable et la seule possibilité de progrès véritable reposent en cette grande oeuvre à accomplir, une fois cette guerre gagnée:

Une Renaissance chrétienne du Monde!

Emile-Charles HAMEL

L'ennemi No 1 des Kiwanis internationaux

L'ennemi No 1 des Kiwanis internationaux, c'est bien ce rondouillard M. Courtemanche, dont la silhouette rappelle assez celle des réservoirs d'huile de la localité dont il est maire, et qui croit devoir à son prénom de montrer une humeur belliqueuse qui seyait sans nul doute mieux à Bonaparte qu'à lui...

Les Clubs Kiwanis, par leur essence même, sont une organisation internationale, que son esprit place au-dessus de ses disputes mesquines et des considérations de clocher. Il a fallu que des êtres sans culture, à la cervelle étroite, tels M. Napoléon Courtemanche, aillent transformer en baptistère un de ces clubs.

Il ne manque pourtant pas chez nous de sociétés patriarcales. Puisque c'est de leur esprit qu'il est imbu, que M. Courtemanche n'allait-il pas dans l'une d'elles exercer ses talents de sauveur de la Race? Pourquoi avoir créé dans le sein des Kiwanis ce monstre qu'est un club kiwanien mené par des nationaux laurentiens?

M. Courtemanche proteste contre tel club des Kiwanis parce qu'il invite tel conférencier à prendre la parole, et il se déclare l'ennemi de tous ceux qui accueilleront ce conférencier. C'est poser là un acte d'hostilité à l'égard des Kiwanis internationaux, et M. Courtemanche, après avoir été, dans l'âme, l'ennemi de l'esprit de l'association dont il fait partie, va devenir d'une façon plus évidente encore l'adversaire de cette institution. Il est ensuite bien placé pour parler d'unité. E.-Ch. H.

Pas de séparatisme

L'actuelle division de la France en deux zones, l'une occupée, l'autre libre, révèle des inconvénients multiples dont nous commençons à souffrir: accueillons cette souffrance comme un avertissement. Elle nous conseille de méditer sur les conséquences que comporterait le système d'une décentralisation administrative. Entendons-nous. Le régionalisme est une théorie sentimentale parfaitement respectable et touchante qui est pleine de charmes mais grosse de dangers: car elle nous incline tout doucement vers la restauration d'un état de choses que la Révolution a eu grand-peine à abolir pour instituer enfin ce que la monarchie malgré Louis XI, malgré Richelieu, malgré Louis XIV, n'avait pas réussi à instaurer: l'unité française. — Edmond Harsacourt, dans la Dépêche de Toulouse, 1er septembre 1940.



Nos défauts mignons

Je suis peut-être mal placé pour faire l'éloge des Canadiens français, puisque j'en suis un moi-même; mais que mes lecteurs (et j'en ai beaucoup) nous aident à poursuivre leur lecture; ils verront avec satisfaction qu'un homme franc comme moi ne fait pas seulement leur éloge.

On a dit et répété cent fois que les Canadiens français avaient du talent. C'est la vérité: ils ne cessent pas d'en avoir. Ils en ont tellement qu'il nous est impossible de ne pas leur en concéder beaucoup. Ils ont en plus du caractère, de l'énergie et de la santé. Avec de si beaux dons il semblerait presque impossible de ne pas réussir; pourtant les Canadiens français réussissent peu ou ne réussissent pas. Pourquoi? Pourquoi échouent-ils là où d'autres moins doués qu'eux parfois se font un jeu de réussir? Pareil à certains hommes, serait-il un de ces peuples marqués au front par la guigne? Ce n'est pas cela heureusement. Ce qui nous manque aux Canadiens français c'est l'initiative c'est l'esprit pratique mais c'est par dessus tout un système d'enseignement réaliste. Ils ne savent pas mettre en oeuvre leurs qualités et les faire valoir. Ils croient les gens obligés à eux et s'imaginent que tout leur tombera cuit dans la bouche.

Le Canadien français est intelligent, très intelligent, mais cette intelligence n'en est pas une qui crée, qui organise; elle est une qui critique, qui démôlit. Il a de la volonté mais c'est une volonté passive, une volonté toute faite de renoncement pour ce qu'elle croit ne pas pouvoir atteindre des qu'elle est persuadée que sans pouvoir l'atteindre. Nos compatriotes n'ont pas confiance en eux-mêmes; ils ont peur d'eux ne savent quoi. On enseigne depuis trop longtemps la soumission, le désintéressement au Canadien français pour que celui-ci puisse avoir d'autre volonté que celle du néant. Il sait bien quoi dire, il sait bien quoi faire, mais il se répète sans cesse: à quoi bon? à quoi bon dire ceci? à quoi bon faire cela? A force de penser et de dire "à quoi bon?", à force de mettre sa confiance non dans lui-même mais dans la force des choses; à force de croire que l'avenir ne le regarde pas et que tout se fera sans sa participation; à force enfin de

ne jamais agir, de trouver toujours des raisons pour ne pas agir, sa volonté se rouille, ses moyens d'action s'affaiblissent, son intelligence s'énerve. Il devient une nullité, un raté qui n'a plus pour ressource que d'enlever en silence ceux qui se meuvent et réussissent, ou de se plaindre à l'univers de ce qu'on ne lui donne pas de chance. Certains d'entre eux trouvent une consolation à dénigrer les Anglais et à vilipender les Juifs, lesquels, disent-ils, ayant le contrôle absolu du commerce et de l'industrie, barrent la route aux Canadiens français, les tiennent dans les petits emplois sans avenir, annihilent ainsi leurs plus valeureux efforts et font de notre race, une race de miséreux, de mécontents, de brailleurs, d'esclaves et d'abrutis. Il y a là quelques vérités mais il y a aussi beaucoup d'erreurs (j'écrirai bientôt un article à ce sujet).

Que le Canadien français se mette bien dans la tête, que, le jour où il verra dans l'Anglais un frère et dans les autres groupes ethniques des amis et qu'il se conduira de façon que ceux-ci s'en aperçoivent, alors, et alors seulement, sa situation changera du tout au tout. Dès qu'il jettera par-dessus bord ses préjugés de race (initié provocante et grossière); sa manie insultante et stupide de mettre ses échecs sur le dos des voisins; son vain espoir d'atteindre le haut de l'échelle sans commencer par le bas; son inconcevable et honteuse habitude de couper les jarrets à ceux de ses compatriotes qui le dépassent ou qui sont en voie de le faire; alors le Canadien français deviendra ce qu'il devrait être depuis longtemps: c'est-à-dire un peuple riche, gras et heureux.

Et que faut-il pour cela? Comment se fera cette métamorphose? En changeant de fond en comble notre absurde système d'enseignement. En j'ai la conviction profonde que la chose se fera un jour; j'ai la conviction profonde que l'artifice culbute bientôt et se fera casser les reins.

Oui, l'infériorité apparente des Canadiens français n'a sa cause nulle part ailleurs que dans l'enseignement. Changez la façon de penser: vous changez par le fait même, la manière d'agir. Bruno BLAIS

LES MOTS CROISÉS DU JOUR

par TITTLIT

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

HORIZONTALEMENT

- 1.—True pour ne pas désigner exactement le nom de "chose". — Illusionniste.
- 2.—Part de fondateur dont les autres détachent les coupons.— Le père du j'm'en-foutisme.
- 3.—Sali et séché à la fumée — Service anniversaire — Façon orientale de dire les Grâces; sentence de l'aérophage. — Le conjuguaison.
- 4.—Qui vit dans les champs — Arme faite d'une longue lame d'acier.
- 5.—Venu au monde — Symbole chimique du strontium. — Eu un air gai — Pointe de terre qui s'avance dans la mer.
- 6.—Le pain quotidien — En les — Nom de la femme de Loth.
- 7.—Lancier dans les armées allemande, autrichienne et russe — Frit sur soi, se charge de...
- 8.—Coups de baguettes — Ciseleur et peintre florentin — Cette chose-là.
- 9.—Obscurité produite par un corps opaque — Royaume de l'Indochine — Grand sa sauté d'aise.
- 10.—Broyé avec le pilon — Soudain.
- 11.—Conjonction copulative — Carte à jouer — Fort, vigoureux — Genre de Mahomet.
- 12.—Symbole chimique de l'erbium — Nettoyage par le vide — Petit poème consacré ordinairement au deuil.
- 13.—Façon plus élégante d'acheter — Ancien Etat voisin de la Chaldée.
- 14.—Tout ce qui sert à la parure des femmes — Frein qui donne un air comprimé (peut) — Monceau, tas.
- 15.—La brise de la pastille — Météore durable.

VERTICALEMENT

- 1.—Le fait de ne pouvoir supporter chez les autres les défauts qui nous sont propres — Petit mot qui, selon le ton, change enchanter ou déchanter; le premier cite celui du bonheur suprême, le dernier soupire.
- 2.—Le verbe aimer qui fait des maîtres — "Mon..." celui que je connais depuis longtemps; "mon cher..." celui que je connais depuis cinq minutes. — Jargon quelconque.
- 3.—Palais des illusions; maison soulevée par l'habileté (esprit, intelligence, fiabilité) — bon blond; avec quoi le boulangier fait son pain et le spéculateur sa galette — Cou.
- 4.—Interjection: sert à appeler — Exalté à l'achure.
- 5.—Dialecte provençal — Fils de Ponce aïeul d'Hercule — Rendu mur.
- 6.—Montagne de Palestine, d'où Jésus aperçut la Terre promise. — Poche ouverte par le haut — Tranchée creusée à pied d'un mur.
- 7.—Poils des paupières — Venus au monde — Espèce, genre.
- 8.—Change en mai — Liliacée, à fleur blanche — Art de lancer.
- 9.—Pronom personnel (1e pers) — Ancien ami — Mammifère rongeur.
- 10.—Vaindre en cerc — Un qualificatif qui met l'idiot en lumière — Symbole chimique du chrome.
- 11.—Plans qui paraissent d'une réalisation impossible — Mystère de...
- 12.—En les — Enlever en cime — Oiseau tenant des gallinacées et des échassiers.
- 13.—Fleuve de Suède — Petit roman de Chateaubriand — Petit, avec la lime.
- 14.—Ophtalmie sèche, avec rougeur — Pronom personnel (2e pers) — Ancien ami — Mammifère rongeur.

SOLUTION DU PROBLEME No 166

paru dans le JOUR du 16 novembre 1940

S	A	B	O	T		S	C	E	P	T	I	Q	U	E
U	S	U	R	I	E	R	E	E	L	E	N	U		
P	I	R	E		D	I	V	A	N		E	M	I	R
E	L	E	E		U	N	I	T	E	S		A	V	E
R	E	A		S	C	A	T	O	L	O	G	I	E	
S		U	R	I	A	G	E		U	I		R	H	
T	A		E	S	T	A		A	P	P	R	I	S	E
I	L	O	T		I	R		M	E	L	O	N		R
T	A	B	A	G	O		A	B	E		U	E	D	E
I	R		I	O	N		B	E	C		E	U	R	E
O	M	B	L	E		U	S		A	R	T	S		U
N	I	E	L	L	E	S		F	R	O	T	T	E	R
S	T	E	A	R	I	N	E		B	E	R	T	E	
E	T	E	R	N	I	T	E		L	E	S	I	O	N
S	E	L		D	E	E	S	S	E	S	E		E	C

Le nombre des colonnes que nous avons à distribuer en prix est épuisé. A partir de la semaine prochaine, les gagnants des mots croisés recevront comme par le passé un prix de \$10.00.

GAGNANT DU VOLUME DE CETTE SEMAINE:

Mariette Thuot,
Iberville,
Co. Iberville, Québec.